

COLLECTION MICHEL LÉVY, 1 fr. 25 c. le volume (Extrait du Catalogue)



COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc 25 cent. le Volume —

PAR LA POSTE. 1 FR. 50 CENT.

HENRI CONSCIENCE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

MAITRE

VALENTIN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE GRAMMONT

HENRI
CONSCIENCE

MAITRE
VALENTIN

fr. 25 c.

MICHEL LÉVY

frères
ÉDITEURS

A. Achard Brunes et Blondes, Chasse Royale, Dern. Marquises, les Femmes honn., Parisiens, et Provenc., Petit-fils de Loveless, Reveurs de Paris, Robe de Nessus, D'Arnim Contes bizarres. **A. Adam** Souv. d'un musicien, Dernier Souv. d'un musicien. **Ainsworth** Gentilh. des grandes routes. *** Mad. la duch. d'Orléans. Helene de Mecklembourg-Schwerin. **Assolant** Hist. fantast. de Pierrot **Augier** Poésies complètes. **Le duc d'Anmale** Institut. militaires de la France, Zouaves et Chass. a pi-d, Antran Milanah. **Balzac** Théâtre comp et. **Barot** Hist. des idées au dix^e siècle. **M^{me} de Bassanville** Secret d'une jeu. fl. e. **M^{me} de Bawr** Nouvelles. Raoul ou l'Eneide, Robertine. Soirées des jeunes personnes. **Beaumarchais** Théâtre. **G. de Beaumont** L'Irlande sociale, polit. et relig. **Roger de Beauvoir** Aventuriers et Courtisanes, Cabaret des morts, Chev. de Charuy, Chev. de Saint-Georges, Ecolier de Cluny, Hist. cavaliers, La Lescombat. **M^{me} de Choisy**, Moulin d'Heilly, Mystères de l'île St-Louis, Les Œufs de Pâques. **Le Pauvre diable**, Soirées du Lido, Trois Rohan. **M^{me} Roger de Beauvoir** Confidences de M^{me} Mars, Sous le Masque. **H. Béchade** haste en Algerie. **M^{me} Beecher Stowe** Case de l'oncle Tom, Souvenirs heureux **Princesse de Belgioioso** Asie-Mineure et Syrie. **G. Bel** scènes de la vie de Château. **Benjamin Constant** Adolphe. **A. de Bernard** Le Portrait de la Marquise **Charles de Bernard** Les Ailes d'Icare, Un beau-Père, L'Écuell, Gentilhomme Campagnard, Gorfaut, Un homme sérieux, Nœud Gordien, Le Paratonnerre, Le Paraveut, Peau du Lion et chasse aux Amants. **Bern. de St-Pierre** Paul et Virginie. **Berthel** La Bastide Rouge, Les Chauffeurs, Dernier Irlandais, La Roche Tremblante. **Berthoud** Secrets de Femme. **C. Berton** Rosette. **A. Blanquet** Belle Feronniere, Maitresse du Roi. *** Hommes du Jour, Salons de Vienne et de Berlin. **C. Bodin** La Cour d'Ass., Mém. d'un Confesseur. **Ch. de Boigne** Pet. Mém. de l'Opéra. **L. Bouilhet** Mélenis, conte. **H. Bravard** L'hon. des Femmes, Une petite Ville, Revanche de Georges Dandin. **A. de Brébat** L'Amour au Nouv-Monde, Amoureux de vingt ans, Amours du beau Gustave, Amours d'une noble Dame, L'Auberge du Soleil d'Or, Le Bal de l'Opéra, Cabane du Sabotier, Chasseurs d'homme, Chasseurs de tigres, Chât. de Villebon, Chauffeurs indiens, Les Chemins de la Vie, Cousin aux millions, Deux Amis, Drame à Calcutta, Drame à Trouville, Une Femme étrange, Hist. d'Amour, Orphelins de Tréguerec, Scènes de la vie contemporain. La Sorcière Noire, Vengeance d'un Maître. **Brillat-Savarin** Physiologie du Goût. **Max Buchon** En Province. **Bulwer** La fem. Carton, Le Jour et la Nuit. **E. Carlier** 2 jeunes Femmes. **E. Carroy** L'Amazone—8 jours sous l'Equateur. **Les Métis de la Savane**, **Les Rivoites du Para**, **La Dernière des N'hambahs**. **H. Castille** H. de ménage **Champfleury** Les Excentriques. **Sensations de Joquin**, **Souv. des Funambules**, **Succession le Camus**. **Chateaubriand** Atala, René, Dern. Absencerae, Essai sur la Litter. anglaise, Etudes Histor., Gen. du Christianisme, Hist. de France, Itiner. de Paris a Jerusalem, Les Martyrs, Les Natcaez, Le Paradis perdu, Les Quatre Stuarts, Voy. en Amerique. **E. Chevalier** Dern. Iroquois, Fil e des Indiens Rouges, La Huronne, Les Nez-Perces, Peaux-Rouges et Peaux-Blanches, Les Pieds-Noirs, Poinet-d'Acier, La Jete-Plate, **Claudia** Point et Virgule. **M^{me} L. Colet** Quarante-Cinq Lettres de Beranger. **H. Conscience** L'Annee des Merveilles, Aurelien, Batavia, Bourgeois de Darlingen, Bourgmestre de Liège, Chemin de la Fortune, Le Conscrit, Coureur des Greves, Démon de l'Argent, Démon du Jeu, Drame Flamands, Fiancée du Maître d'École, Fleau du Village, Gant perdu, Gentilhomme pauvre, Guerre des Paysans, Le Guet-apens, Heures du Soir, Hist. de deux Enfants d'Ouvriers, Jeune Docteur, Jeune Femme pâle, Lion de Flandre, Maître Valentin, Mal du Siècle, Marchand d'Anvers, Martyre d'une Mère, Mere Job. L'Oncle et la Nièce, L'Oncle Reimond, L'Orpheline, Pays de l'Or, Un Sacrifice, Le Sang humain, Scènes de la vie flamande, Souvenirs de Jeunesse, Tombe de fer, Tribun de Gand, Veillées flamandes, Voleuse d'Enfant. **H. Corne** Souv. d'un Proscrit polonais. **P. Corneille** Œuvres, **Comtesse Dash** Un Amour coupable, Amours de la Belle Aurore, Les Bal Masqués, Belle Parisienne, La Chaîne d'or, La Chambre bleue, Château de la Roche-Sanglante, Châteaux en Afrique, La Dame du Château muré, Dernière expiation, Duchesse d'Eponnes, Duchesse de Laurun, Femme de l'Aveugle, Folies du cœur, Fruit défendu, Galant de la Cour de Louis XV, Régence, Jeunesse de Louis XV, Les Maitresse du Roi, Le Parc aux Cerfs, Le Jeu de la Reine, La jolie Bohémienne, Les Lions de Paris, Mad. de la Sablière, Mad. Louise de France, Mademoi. de la Tour du Pin, La Main gauche et la Main droite, Marquise de Parabere, Marquise sanglante, Neuf de Pique, Poudre et la Neige, Princesse de Conti, Un Procès criminel, Rivale de la Pompadour, Le Salon du Diable, Secrets d'une Sorcière, La Sorcière du Roi, Soupers de la Régence, Suites d'une faute, Trois Amours. **Général Daumas** Le grand Désert. **Delécluze** Dona Olimpia, Mademoi. Justine de Liron, La Fraînière Communion. **E. Delessert** Voyage aux Villes maudites. **Deltuf** Aventures Parisiennes. **Dickens** Contes de Noël, Contes d'un inconnu, Contes pour le jour des Rois, Historiettes et récits du foyer, Neveu de ma tante, **Didier** Une Fille de Roi, Madame

COLLECTION MICHEL LÉVY

OEUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

L'ANNÉE DES MERVEILLES.	1	vol.
AURÉLIEN.	2	—
BATAVIA.	1	—
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN.	1	—
LE BOURGMESTRE DE LIÈGE.	1	—
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.	1	—
LE CONSCRIT.	1	—
LE COUREUR DES GRÈVES.	1	—
LE DÉMON DE L'ARGENT.	1	—
LE DÉMON DU JEU.	1	—
LES DRAMES FLAMANDS.	1	—
LA FIANCÉE DU MAÎTRE D'ÉCOLE.	1	—
LE FLEAU DU VILLAGE.	1	—
LE GENTILHOMME PAUVRE.	1	—
LA GUERRE DES PAYSANS.	1	—
LE GUET-APENS.	1	—
HEURES DU SOIR.	1	—
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS.	1	—
LE JEUNE DOCTEUR.	1	—
LE LION DE FLANDRE.	2	—
MAÎTRE VALENTIN.	1	—
LE MAL DU SIÈCLE.	1	—
LE MARCHAND D'ANVERS.	1	—
LE MARTYR D'UNE MÈRE.	1	—
LA MÈRE JOB.	1	—
L'ONCLE REIMOND.	1	—
L'ORPHELINE.	1	—
LE PAYS DE L'OR.	1	—
LE SANG HUMAIN.	1	—
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.	2	—
SOUVENIRS DE JEUNESSE.	1	—
LA TOMBE DE FER.	1	—
LE TRIBUN DE GAND.	2	—
LES VEILLÉES FLAMANDES.	1	—
LA VOLEUSE D'ENFANT.	1	—

La propriété littéraire de la traduction française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à MM. Michel Lévy frères, ils poursuivront comme contre-façon toute réimpression faite au mépris de leurs droits, soit en France, soit dans tous les pays qui ont ou qui auront des traités internationaux avec la France.

R. 192

G. Bonner

MAITRE
VALENTIN

PAR

HENRI CONSCIENCE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1870

Tous droits réservés



MAITRE VALENTIN

I

Certes, de tout l'été de l'année 1858, il n'avait pas fait un temps si frais et si beau que ce jour-là. Après quelques semaines de chaleurs excessives, il avait plu la veille avec abondance, et la nature, animée d'une vie nouvelle, semblait avoir retrouvé la jeunesse et la vigueur des premiers jours du printemps.

Cependant, le soleil brillait de nouveau de tout son éclat dans le ciel d'un bleu sans nuages; mais à l'orage de la veille avait succédé une petite brise du sud-ouest qui murmurait dans le feuillage et qui remplissait l'air d'un parfum rafraîchissant.

Il était près de cinq heures de l'après-midi, lorsque Hélène, la fille unique de Minnens, le fabricant d'huile, franchit la grille à l'extrémité du jardin de son père, et s'engagea dans un sentier qui conduisait dans les champs.

Elle portait au bras un léger panier.

La taille élancée de la jeune fille lui donnait de loin l'apparence d'une femme faite. Pourtant, elle devait être fort jeune encore, car son pur et doux visage portait l'empreinte

d'une simplicité candide, et le sourire qui se jouait sur ses lèvres avait cette naïveté et cette aimable franchise que les années ne font que trop tôt disparaître.

Parfois, tandis qu'elle poursuivait son chemin toute rêveuse, une expression sérieuse effaçait le sourire de ses lèvres, et alors ses grands yeux bleus s'éclairaient de la lumière d'une pensée profonde ou d'une émotion secrète.

Les seigles, sous l'haleine du vent d'ouest, agitaient leurs vagues autour d'elle; les bluets et les coquelicots s'inclinaient devant ses pas, comme pour rendre hommage à une fleur plus belle. Les champs de lin faisaient chatoyer le bleu clair de leurs têtes fleuries; les abeilles bourdonnaient par essaims sur le

rouge sanglant des trèfles, et les innombrables calices blancs et pourpres, épanouis sur la sombre verdure des pommes de terre, semblaient remercier Dieu qui, dans sa miséricorde, avait écarté de la plante la fatale maladie.

Lorsque la jeune fille eut atteint une hauteur d'où elle pouvait embrasser du regard toute la vallée qui s'étendait à ses pieds, elle fut frappée de la splendeur de la nature rafraîchie. Elle jeta autour d'elle un long regard plein d'admiration, leva les yeux au ciel en priant, ... puis pressa le pas de nouveau, comme si elle était pressée d'atteindre le but de sa promenade.

Quelques minutes plus tard, elle tourna à gauche dans la vallée et suivit un sentier

sinueux qui la mena devant la porte d'une toute petite maisonnette.

Elle entra, s'approcha du lit où gisait une vieille femme malade, lui prit la main, et lui dit avec douceur :

— Eh bien, ma bonne Thérèse, comment avez-vous passé la nuit? Avez-vous pu dormir un peu? Cela va mieux, n'est-ce pas?

La femme secoua la tête et dit d'une voix faible :

— Hélas! non, mademoiselle, cela ne va pas mieux. Je crois que cela ne durera plus longtemps.

— Allons, Thérèse, il ne faut pas perdre courage comme cela. Que de fois n'a-t-on pas vu des gens qui étaient presque à l'agonie se lever de leur lit de souffrance et vivre encore

longtemps ! Cela dépend de la volonté de Dieu et de sa miséricorde. Ma propre tante, qui demeure à Waereghem, n'a-t-elle pas été pendant cinq mois si malade, qu'on l'a administrée deux fois ? Je l'ai veillée et soignée. C'est pour cela que je n'ai pas pu venir vous voir plus tôt. Maintenant, elle se porte comme un poisson dans l'eau et elle est beaucoup plus jeune de cœur qu'auparavant. Il en peut être ainsi de vous, et il en sera ainsi, Thérèse, si vous prenez courage, si vous avez confiance en la bonté de Dieu. Soyez certaine que vous êtes beaucoup mieux aujourd'hui.

La malade murmura un remerciement et se mit à pleurer.

— Des larmes ? dit la jeune fille jouant de l'étonnement. Ah ! ce n'est pas bien de

vous désespérer ainsi sans raison. Vous souffrez, hélas ! et beaucoup, je le sais ; mais il faut prendre un peu patience, dans la pensée qu'avant quinze jours peut-être vous pourrez vous asseoir à votre porte, sous le ciel bleu. Vous ne me croyez pas ? Mais je gage que vous serez dans les champs avec les autres, pour récolter les pommes de terre. Elles ont réussi cette année, et ce sera une fête. Il me semble que vous pleurez davantage ! Est-ce que mes paroles vous attristent ? Cette douleur n'est pas naturelle pendant que votre état s'améliore. Allons, dites-moi, Thérèse, pourquoi vous versez des larmes si amères ?

La malade leva ses yeux humides vers la jeune fille avec un sourire d'espérance, et soupira :

— Ah! mademoiselle, si vous pouviez savoir ce que souffre mon cœur maternel! Si mon mari vivait encore, j'envisagerais la mort avec résignation; mais, ma pauvre enfant, ma malheureuse petite Catherine, qui restera seule au monde, sans soutien, sans assistance...

— Allons, allons, s'écria la jeune fille, ne pensez pas à cela. Que signifie ce langage, puisque vous guérirez? Vous secouez la tête et ne me croyez pas? Supposé que Dieu, contre toutes les probabilités, vous appelle là-haut pour vous réunir à votre mari, pensez-vous qu'il n'y ait pas de personnes charitables pour assister votre petite Catherine jusqu'à ce qu'elle soit en état de pourvoir elle-même à ses besoins?

— Elle ira à l'hospice et sera placée chez des étrangers. Hélas ! il est si dur, le morceau de pain que les pauvres orphelins reçoivent des mains étrangères !

— Mais non, Thérèse, votre enfant ne sera pas à la charge du bureau de bienfaisance. Si cette certitude vous est nécessaire pour vous consoler et vous fortifier, eh bien, je vous promets de soigner pour vous votre petite Catherine, si votre maladie devait avoir une fin imprévue.

— Vous ? s'écria la mère profondément émue et les yeux rayonnants de joie. Vous protégeriez ma pauvre enfant ?

— Doutez-vous de la sincérité de ma promesse ?

— Je crois en vous comme en la bonté de

Dieu même. Ainsi, mademoiselle, si je meurs, vous assisterez ma pauvre petite Catherine?

— Je ne dis pas, Thérèse, que je la ferai riche; mais j'aurai soin qu'elle ne manque de rien et je veillerai sur elle jusqu'à ce qu'elle puisse se subvenir à elle-même. Votre mari a travaillé chez nous, et mon père, qui ne me refuse jamais rien, me permettra de réaliser complètement les promesses que je vous fais. Votre petite Catherine est une bonne et gentille enfant, que j'aime beaucoup. Je veillerai avec bonheur à ce qu'elle ne devienne pas malheureuse en ce monde.

Thérèse rassembla ses forces avec peine, saisit la main de la jeune fille, y appuya ses lèvres et l'arrosa de larmes de reconnaissance, en murmurant :

—Soyez béni, ange de bonté ! maintenant, je puis mourir, la mort ne m'effraye plus. Son père et moi, nous prierons pour vous là-haut, près du Seigneur..

La jeune fille comprima son émotion et répondit en souriant :

—Ah çà ! Thérèse, pourquoi parler toujours de mort ? Je dis que vous guérirez. Ne vous sentez-vous pas beaucoup plus forte qu'auparavant ? Il vaut toujours mieux que la mère vive pour élever son enfant, n'est-ce pas ? Ce sera ainsi. Tenez, j'ai apporté quelque chose de bon pour vous : du pain blanc, une aile de poulet et une bouteille de bon vieux vin, que ma mère m'a donnés pour vous. Cela aidera à restaurer vos forces ; demain, vous serez encore mieux. Maintenant, il faut que je m'en

retourne, car il y a encore quelqu'un de malade à l'autre bout du village, et je voudrais le voir aussi aujourd'hui... Soyez assurée, Thérèse, que la promesse que je vous ai faite est certaine; votre petite fille ne manquerait de rien si vous ne guérissiez pas. Je ne vous dis cela que parce que c'est une assurance qui vous fortifie et peut hâter le retour de votre santé, car vous n'êtes pas à beaucoup près aussi malade que vous le croyez. Ainsi, bon espoir et bon courage. A demain; je vous apporterai des confitures de cerises que ma mère fait en ce moment. Au revoir!

Et, comblée des bénédictions de la veuve, Hélène quitta la maisonnette et descendit vers le fond de la vallée, d'où un large chemin se dirigeait vers le village.

A peine avait-elle fait une centaine de pas, qu'elle vit quelqu'un qui venait par un sentier latéral. C'était une robuste fille de paysan, aux bras musculeux et aux joues écarlates, qui revenait du travail des champs.

Hélène Minnens s'arrêta au bord du chemin en souriant amicalement et cria de loin :

— C'est vous, Monique? Toujours grosse et fleurie comme une pivoine. Je suis ravie de vous revoir en bonne santé après cinq mois d'absence.

— Vous voilà donc enfin revenue au village? dit la paysanne avec une expression de joie. Je croyais que vous nous aviez dit adieu pour de bon. Nous regardions toujours après vous, même à l'église; mais votre chaise restait vide. Votre tante est donc guérie?

— Tout à fait guérie, Monique. Mais qu'ai-je ouï dire? Vous allez vous marier avec le fils du meunier?

— Oui, dès que nous verrons chance d'obtenir une ferme.

— Je vous en félicite, c'est un bon garçon.

— Cela me chagrine fort, Hélène, d'être obligée d'attendre si longtemps. Je voudrais déjà être dans mon ménage; mais il faut prendre patience et faire de nécessité vertu.

En causant ainsi, les deux jeunes filles avaient continué à suivre le chemin côte à côte. Monique, lorsqu'elle eut cessé de parler de son futur mariage, jeta les yeux sur le panier d'Hélène et demanda :

— Mais où êtes-vous allée, que je vous rencontre dans les champs à cette heure?

— La veuve de Jean le charpentier, là-bas, est si malade ! Elle est pauvre et a besoin de secours, répondit Hélène en soupirant.

— Cela ne l'aidera pas beaucoup. Elle a déjà la croix rouge sur le dos, et elle mourra avant qu'il se passe quinze jours.

— Hélas ! je le sais bien, Monique. Mais si la charité consiste à donner des secours matériels, c'est une œuvre de miséricorde bien plus méritoire de consoler les âmes malades et de rendre la mort douce à ceux que Dieu rappelle à lui. Croyez-moi, mon amie, toutes les tortures que le corps peut endurer ne sont pas aussi terribles que les souffrances de certains infortunés en voyant la mort s'approcher. Pour le savoir, il faut avoir vu des malades et avoir assisté à leurs derniers instants.

— Oh ! Seigneur ! Hélène, taisez-vous, vous me faites frémir, interrompit la jeune paysanne. Je n'ose presque pas l'avouer, mais j'ai peur des malades. Et, pour tout l'or du monde, je n'oserais entrer dans la maison où je sais qu'une personne peut mourir pendant que je serais près de son lit.

— Et si tout le monde pensait comme vous, les malades resteraient donc sans aide ? Lorsqu'une vache est malade dans votre étable, vous lui portez bien secours. Vous pouvez devenir malade vous-même, Monique : que diriez-vous si chacun vous fuyait et vous laissait là comme une pauvre créature abandonnée !

— C'est vrai, Hélène, mais je n'y puis rien faire ; c'est plus fort que ma volonté, et je me

suis demandé souvent comment vous pouvez trouver du plaisir à visiter les malades.

— Comme vous vous trompez ! répondit Hélène d'un ton grave. Il n'y a pas de plus grand bonheur sur terre que de faire le bien et de compatir aux souffrances de ses semblables. Chaque fois que je reviens de voir un malade, j'entends en moi une voix secrète qui me dit que j'ai bien fait aux yeux de Dieu, et je me sens plus courageuse, plus forte et, si j'ose le dire, plus pure et plus noble, comme si le bienfait donnait à mon âme quelque chose des anges célestes.

— Je ne comprends ces grands mots qu'à moitié, murmura Monique avec hésitation. C'est sans doute ainsi que parle votre cousine qui est sœur hospitalière à Courtrai ? Je gage

dix contre un, Hélène, que, si vous laissez vos idées se porter de ce côté, vous finirez par entrer au couvent.

— Si je pouvais seulement entrer au couvent et devenir sœur hospitalière ! s'écria la jeune fille. Quoi de plus grand et de plus noble que de consacrer toute sa vie à Dieu et à l'humanité souffrante ? Mais je suis enfant unique, et mes parents ne veulent pas entendre parler de cela. Je n'ose plus en souffler mot de peur d'affliger mon père. D'ailleurs, il y a partout des maladies et des souffrances, et celui qui veut faire le bien en trouve encore l'occasion dans un village, si petit qu'il soit.

Après une courte réflexion, la jeune paysanne reprit :

— Cette bienfaisance coûte de l'argent ;

mais quand on est riche comme vous...

— Qu'est-ce que cela veut dire, Monique ?
Votre père possède peut-être une plus grande fortune que le mien, quoiqu'il n'y paraisse pas, et vous le savez bien.

— Ce n'est pas la même chose. Vos parents gagnent leur argent facilement ; mais nous, qui travaillons du matin jusqu'au soir plus que nos chevaux, nous ne possédons pas un centime qui ne nous ait coûté une goutte de sueur. Il n'est donc pas étonnant que nous épargnions et que nous y regardions à deux fois avant de dépenser quelque chose.

— Cela ne coûte pas tant d'argent que vous croyez, Monique. Avec une parole amicale ou consolante, on rend souvent un pauvre ou un

malade plus heureux qu'avec de l'argent. Ce n'est pas seulement la faim du corps qui fait souffrir ; souvent l'âme a faim d'amitié et de consolation. Celui qui a un pareil trésor dans le cœur s'enrichit en le partageant avec son prochain.

— Toujours ces grands mots, Hélène ! Je vous comprends à peine et vous m'embrouillez le cerveau... Voyez là-bas, près de notre maison, mon père qui m'appelle. Il craint que je ne perde quelques minutes, et ne peut pas souffrir qu'on prenne haleine un moment. Hélène, dimanche après la grand'messe, nous causerons plus longtemps, mais pas des maladies, n'est-ce pas ? Adieu ; mon père agite les bras comme s'il était fâché.

Hélène Minnens suivit un instant des yeux

la jeune paysanne, puis continua son chemin.

Elle secoua la tête et se dit :

— Pauvre Monique, qui ne sait pas combien la pratique de la charité rend heureux ! Elle a bon cœur pourtant. Comme dit ma cousine, c'est un sentiment qu'on ne comprend que si on l'a reçu en naissant. Moi qui pensais à Monique pour demander des secours en faveur de la petite Catherine... Sans doute, la malheureuse veuve mourra, et j'eusse volontiers pleuré près de son lit ; mais mes pleurs lui auraient appris qu'il n'y a plus d'espoir... La promesse qu'on fait à une mère mourante est sacrée, même lorsqu'on la fait pour adoucir son agonie. Comment la remplirai-je, cette promesse ? Faire élever l'enfant uniquement à la charge de mes parents, cela sera difficile,

et je ne puis laisser les autres malheureux sans secours.

Sa tête se courba sous le poids d'une profonde réflexion ; elle approchait insensiblement de l'endroit où un grand tilleul ombrageait la route de sa puissante couronne de verdure. Les racines noueuses de l'arbre s'élevaient par le temps élevées au-dessus du sol et formaient comme une sorte de banc que couvrait un fin gazon.

La jeune fille, toujours pensive, y prit place pour se reposer, et murmura :

— Oui, ma première idée était bonne. J'irai parler de la petite Catherine à la baronne, à la femme du notaire, chez le bourgmestre et chez d'autres, même chez Monique. Je toucherai leur cœur, et ils me donneront

quelque chose pour la pauvre orpheline. Et si je ne réussis qu'à moitié, ou même pas du tout, alors je dirai à mes parents ce que j'ai promis à la mère mourante. Cela me coûtera de la peine ; mais, si le bienfait n'en coûtait pas un peu, quel mérite y aurait-il à faire le bien ? Et puisqu'ils ne veulent pas que je devienne sœur hospitalière, il est bien juste qu'ils me permettent de satisfaire mon penchant inné pour aider et consoler ceux qui souffrent. Allons, allons, ne perdons pas courage, la pauvre veuve verra du haut du ciel que la fraternité chrétienne veille sur son enfant.

Elle prit son panier pour se lever ; mais, dans le mouvement qu'elle fit, ses yeux aperçurent entre les racines de l'arbre une feuille

de papier pliée qu'un écolier ou un passant avait probablement laissé tomber en cet endroit.

Elle la ramassa et la déplia pour voir ce que c'était. Au premier coup d'œil, elle reconnut que c'était une double feuille entièrement couverte d'une écriture serrée. Ça et là, il y avait quelques mots raturés ; mais tout le reste, écrit d'une main exercée, était très-lisible.

La jeune fille y fit peu d'attention d'abord, pendant qu'elle cherchait le commencement de la lettre pour savoir à qui elle pourrait la rendre.

Mais à peine eut-elle lu les premières lignes que son attention fut vivement excitée, et ses yeux exprimèrent une soudaine surprise. Par-

fois elle secouait la tête, poussait un soupir ou interrompait sa lecture pour réfléchir à ce que lui apprenait cette lettre, qui était conçue en ces termes :

« Lisseghem, le 27 juin 1858. »

» Mon cher Henri,

» Pardonne-moi si, la première fois que je t'écris depuis notre séparation, j'abuse de ta bonté et de ta patience. Je suis extrêmement malheureux. Du fond des chagrins où je suis plongé, ma pauvre âme s'élève vers toi pour te demander soulagement et consolation. Ouvre ton cœur, je t'en supplie, et reçois du moins les plaintes d'une personne qui, dans sa triste solitude, a soif d'un mot d'amitié, comme le pèlerin dans le désert aspire

après la goutte d'eau qui doit le rafraîchir et peut-être le sauver de la mort.

» Te souviens-tu encore de ce que nous disaient nos professeurs à l'école normale ? Comme ils remplissaient nos jeunes cœurs d'une noble ambition et d'amour pour l'enseignement ! N'allions-nous pas devenir les bienfaiteurs de l'humanité ! répandre la lumière et la vertu ! Tout le monde n'allait-il pas nous estimer, et ne devions-nous pas être aimés et respectés du peuple tout entier, au bonheur duquel nous allions nous sacrifier !

» J'espère que tu es plus heureux que moi, et tu l'es sans doute, car Ostende est une ville où l'on n'est pas hors du monde. Mais, pour moi, la réalité est une amère raillerie.

» Quelques jours après ma nomination d'ins-

tituteur, j'arrivai à Lisseghem le cœur plein de joie et de fierté. Sais-tu ce j'ai trouvé? Une vieille maison délabrée pour salle d'école, si laide et si malpropre, que j'en étais confus et humilié; une trentaine d'enfants avec des sabots aux pieds et des loques déchirées autour du corps; pour moi-même, une demeure qui ne serait même pas assez bonne pour abriter des mendiants, et, par-dessus le marché, une population qui m'était hostile et me voulait du mal, même avant de m'avoir vu.

» Il y a au village une école particulière, et tous les habitants influents protègent cet établissement; pourquoi? Je n'en sais rien. A ma grande surprise, je n'ai pas tardé à découvrir que les villageois considèrent ici l'école communale comme une chose qui leur

est imposée par la force et qui leur coûte injustement de lourds sacrifices, attendu que, dans leur opinion, l'école privée est plus que suffisante. L'instituteur communal est pour eux un étranger inutile, qui n'est au village que pour dissiper une partie des fruits de leur travail.

» Je devais supposer que le conseil communal qui m'a nommé m'aurait du moins soutenu. Hélas ! depuis que je me suis plaint au bourgmestre du mauvais état du bâtiment d'école, tous les membres du conseil sont irrités contre moi, comme si je leur avais méchamment déclaré la guerre. On craint à Lisseghem que le gouvernement n'oblige la commune à construire une nouvelle maison d'école, et on me considère comme un homme dangereux

qui pourrait devenir la cause d'une aggravation des impôts communaux.

» On me poursuit et on me calomnie, les uns dans la crainte que je ne gagne de nouveaux élèves au préjudice de l'école privée, les autres parce qu'ils haïssent l'homme qui touche un peu d'argent de la caisse communale. C'est une véritable conspiration ; on blâme tout ce que je fais et tout ce que je ne fais pas. Le père d'un de mes élèves m'avait dit un jour qu'on me traitait d'orgueilleux et de misanthrope, parce que je ne me montrais jamais dans aucune réunion. Le dimanche suivant, j'entrai à l'estaminet le plus fréquenté, et j'y passai une heure de l'après-midi. Le lendemain, il n'y eut qu'un cri contre moi, comme si j'étais devenu tout à coup un ivrogne.

» Depuis lors, je reste chez moi, seul, toujours seul dans ma pauvre et triste petite chambre, à lire, ou dans le jardin, à rêver sur un banc à ma désillusion amère ou à mon sombre avenir.

» Un plus grand malheur encore, mon ami : je suis pauvre, tu le sais, et ce que je gagne ici ne suffit pas à mon misérable entretien. J'ai été trompé. On m'avait fait croire que la rétribution des élèves payants égalerait au moins le chiffre de mes appointements. Or, il n'y a pas dix élèves qui payent. Et encore, si je veux les conserver, je dois me laisser payer en pain par le boulanger, en œufs ou en blé par le fermier, en souliers par le cordonnier, et ainsi de suite.

» Pour m'établir ici, j'ai été obligé de con-

tracter quelques petites dettes ; déjà plusieurs fois on m'a fait des affronts, et l'on m'a profondément humilié en me demandant publiquement de l'argent.

» Si j'osais seulement écrire à M^{me} d'Overvliet, tu sais, cette dame qui a contribué à payer les frais de mon éducation. Je dois t'avoir raconté que mon père était jardinier au château de cette dame. Lorsque le choléra sévissait dans la Flandre occidentale, M^{me} Vans Overvliet en fut atteinte. Tous ses domestiques prirent la fuite et l'abandonnèrent. Mon père et ma mère veillèrent seuls auprès d'elle, et elle croit que c'est à mes parents qu'elle doit d'avoir conservé la vie.

» Elle a promis à ma mère mourante de récompenser son dévouement en s'occupant de

mon avenir. Elle l'a fait jusqu'à présent, et, si faibles qu'aient été ses secours, je dois l'en remercier. Mais, depuis que mon éducation est terminée, je ne puis plus penser à elle pour des secours pécuniaires. Elle me l'a formellement déclaré lorsque j'allai lui annoncer ma nomination. Elle est vieille, et ses résolutions sont inébranlables.

» Situation sans espoir ! Aucun moyen de me rendre utile ; méprisé, haï et humilié, ne sachant comment me conduire pour bien faire ; être honteux et rougir sous le regard des gens qui me reprochent ma pauvreté ! Je croyais plus que personne aux séduisantes prédictions de nos professeurs et de nos livres. Quelle désillusion !

» Cependant, tout cela ne m'aurait pas si

profondément plongé dans l'abîme du découragement, car, en vivant de privations, je parviendrai à payer mes dettes avant la fin de l'année. Ce qui me rend malheureux et me comble de chagrin, c'est le complet isolement de mon âme. J'ai soif d'un mot d'amitié, d'un sourire fraternel, d'un épanchement du cœur, d'un peu d'encouragement... Et personne au village qui s'approche de moi, qui me tende la main ; rien que l'indifférence, la défiance et la haine !

» Si j'avais seulement une mère, une sœur, j'aurais du moins quelqu'un à aimer, et je ne serais pas toujours seul avec mes sombres pensées. Je le sens bien, cette éternelle rêverie dans la solitude mine les forces de mon esprit et de mon corps. Je frémis à l'idée de devenir

malade. Être étendu sur un lit et souffrir au milieu de gens qui vous haïssent!

» Ah! si j'avais seulement quelques fleurs pour distraire mon esprit, si je pouvais, en élevant des plantes, faire sortir de terre les amis que je ne trouve point parmi les hommes! Mais non; mon jardin est si petit, qu'on le parcourt en quelques enjambées, et le pauvre maître d'école l'a entièrement planté de pommes de terre pour ne pas souffrir du besoin.

» A côté de l'école demeure un fabricant d'huile qui est riche; il a un grand jardin ombreux où règne un silence de mort, comme si son terrain n'était jamais foulé par une créature vivante. Pourtant il doit être plein de fleurs, car, le soir, je respire les parfums qui s'élèvent par-dessus la haie, et alors je revois

en imagination le château de M^{me} Van Overvliet et les riches parterres où je travaillais à côté de mon bon père. Ces souvenirs me font mal. Ils me prouvent, par comparaison, toute l'humilité, toute l'amertume de ma vie présente.

» Plus d'une fois j'ai eu envie de demander à mon riche voisin l'autorisation de me promener de temps en temps dans son beau jardin; mais le chagrin et le découragement m'ont rendu craintif. Il me semble que j'ai peur de tout et de chacun.

» Je prévois le moyen de salut que tu me montreras, si tu n'as pas peur de répondre à cette longue lettre. Une épouse, une compagne, n'est-ce pas? En effet, alors nous serions deux pour porter notre lot douloureux, et peut-

être le malheur partagé deviendrait-il le bonheur? Mais j'oublie que je suis laid et que mon visage défiguré doit détourner de moi toutes les femmes. De pareilles idées me sont défendues, et j'ai, depuis mon enfance, fermé mon cœur à un espoir impossible.

» Non, non, il n'y a pas de remède. Une nuit sans fin est descendue sur moi. Si tu pouvais parfois me voir frémir et pâlir dans ma solitude! C'est que j'envisage l'avenir sombre, et je m'effraye d'une conviction terrible. Tu le sais, un jeune homme pauvre qui accepte les fonctions d'instituteur dans un village est lié à ces fonctions jusqu'à la fin de ses jours. Mon Dieu! je suis donc condamné aux travaux forcés à perpétuité, et je souffrirai, je me plaindrai jusqu'à ce que la mort vienne

briser la chaîne du pauvre galérien ! Tu secoues la tête, n'est-ce pas ? Ce qui me fait parler ainsi, c'est la maladie du pays, crois-tu ? En effet, mais la nostalgie est une terrible maladie, car elle brise en même temps le corps et l'âme.

» Je dois finir. Pardonne-moi, réponds-moi ou ne me réponds pas ; la conviction d'avoir épanché dans un cœur ami mon chagrin amer et mon découragement profond, est du moins pour moi une joie salutaire et une lumière plus vive dans les ténèbres de ma vie.

» Ton fidèle ami et condisciple,

» VALENTIN STOOP. »

Hélène Minnens avait lu toute cette lettre sans songer qu'elle commettait peut-être une

coupable indiscretion en surprenant ainsi les secrets de la vie d'un inconnu.

Sans doute, en d'autres circonstances, elle ne l'eût pas fait, car elle avait un tact exquis, une connaissance parfaite des lois de la convenance. Mais les premières lignes de la lettre l'avaient, pour ainsi dire, entraînée, et elle l'avait lue d'un bout à l'autre, tantôt soupirant, tantôt souriant, et finissant par essuyer une larme.

Elle s'aperçut, seulement en achevant sa lecture, que le soleil était très-bas sur l'horizon, et, étonnée d'avoir perdu tant de temps sous le tilleul, elle passa son bras dans l'anse de son panier et se remit en marche vers le village.

Elle tenait encore la lettre à la main et se disait tout bas :

— Pauvre jeune homme ! Maladie du cœur, besoin d'amitié, de fraternité ! Et personne pour lui dire le mot sauveur, personne qui lui tende la main. Oh ! les hommes ! les hommes ! Ils laisseraient mourir leur prochain sans faire un effort pour le consoler et le secourir. Comment cela se peut-il ? Un cœur si sensible ! Personne au village n'a donc vu ce que demande son regard plaintif ? On me disait : « Le nouveau maître d'école est un pédant, un ours, un misanthrope... » Et c'est, hélas ! une pauvre âme qui soupire après un peu d'affection, qui souffre et demande assistance dans l'abîme de son isolement. Ah ! je remercie Dieu qui a fait tomber cette lettre entre mes mains. Peut-être pourrai-je guérir ce malade et lui faire aimer la vie. Pourquoi pas ? Il faut peu de

chose pour cela. Je dirai à mon père de l'inviter de temps en temps à se promener dans notre jardin. Le pauvre garçon aime les fleurs, je parlerai de mes fleurs avec lui. Mais un homme, je ne sais pas !... C'est si étrange, et les gens du village... Il est laid, il faut bien que ce soit vrai, puisqu'il le dit lui-même et le répète si tristement...

Elle touchait en ce moment à la grille du jardin de son père. Elle regarda encore une fois avec une expression d'hésitation le papier qu'elle tenait à la main, se demandant sans doute comment elle le ferait parvenir au maître d'école. Lui laisser deviner ou supposer qu'elle l'avait lu ne lui semblait pas raisonnable ; il en serait sans doute confus et humilié en sa présence. Mais comment lui adresser ce papier ?

Faire dire par un des garçons du village ou l'un des ouvriers de son père qu'il l'a trouvé? S'il n'y avait pas d'autre moyen, il faudrait bien recourir à ce petit mensonge.

En réfléchissant ainsi, elle s'arrêta tout à coup souriante devant la haie qui séparait le jardin de son père de celui de l'école. Elle écarta légèrement les branches et jeta un coup d'œil dans le petit potager. Assurée que personne ne s'y trouvait, elle passa le bras à travers le feuillage et laissa tomber la lettre sur le banc placé à l'intérieur contre la haie, et où elle avait vu plus d'une fois, de sa fenêtre, le maître d'école s'asseoir et rêver.



II

Depuis une demi-heure, les enfants avaient quitté l'école. Valentin Stoop, l'instituteur, entra dans son jardin, s'avança à pas lents dans le chemin unique, resta un instant en contemplation devant les grands arbres qui s'élevaient derrière la haie, puis continua sa marche et se laissa tomber sur un banc de bois.

Il eût été difficile de deviner son âge, car la petite vérole l'avait défiguré, et, quoiqu'il ne fût pas si absolument laid qu'il le pensait, il avait des raisons de supposer qu'il ne ferait jamais naître un doux penchant dans le cœur d'une femme. Il était grand et bien pris.

L'expression de ses yeux indiquait un esprit calme et rêveur, plein de bonté et de tristesse.

Il était vêtu de noir, avec une cravate blanche. Ses habits, plus recherchés et mieux soignés qu'on ne pouvait s'y attendre chez un pauvre instituteur de village, montraient peut-être bien la corde à certaines places, mais ils étaient soigneusement brossés; et l'on pouvait conclure de la blancheur immaculée de son linge, que le chagrin ne lui avait pas fait perdre l'instinct des soins personnels.

Lorsqu'il s'était assis sur le banc, il avait jeté un regard désolé sur sa demeure délabrée et sur son petit jardin. Les murailles noires, d'où le plâtre se détachait par plaques, et les pommes de terre dont la culture devait aider à soulager sa misère, firent éclore sur ses

lèvres un sourire amer, et il détourna le visage comme pour se soustraire à ces témoins de sa pauvreté et de son humiliation.

Peu à peu il s'abîma dans des pensées plus douloureuses encore. Sa tête tomba sur sa poitrine et il demeura immobile comme une personne endormie. Un profond silence régnait autour de lui. Le bruit lointain du moulin à huile eût seul pu troubler sa rêverie, s'il n'y avait pas été accoutumé.

Au bout d'un quart d'heure, il releva la tête. Il lui sembla que quelqu'un l'avait appelé. Le mot *maître* avait bien frappé son oreille ; mais, comme il était sujet à de pareilles illusions des sens, il doutait, et regarda autour de lui.

Alors, il entendit appeler son nom, son nom

de jeune homme, par une voix d'une douceur étrange; c'était un son qui pénétra jusqu'à son cœur et le fit se lever comme en sursaut. Il entendit de nouveau la voix qui criait :

— Monsieur Valentin ! monsieur Valentin !

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta comme si une apparition avait frappé ses regards.

Au-dessus de la haie de son voisin, entre les feuilles d'un bosquet de seringat, il aperçut une ravissante tête de femme ; des yeux bleus qui le regardaient avec amitié, des lèvres roses qui lui souriaient avec une expression si franche et si cordiale, qu'il en fut à la fois intimidé et confus, et regarda avec stupeur la jeune inconnue qui l'appelait.

— Approchez un peu, je vous prie, maître,

dit Hélène, j'ai quelque chose à vous demander. Excusez ma hardiesse ; je veux vous prier de me rendre un léger service. Vous êtes bon et serviable, vous ne me refuserez pas.

Le maître d'école s'approcha de la haie, se découvrit respectueusement et répondit d'une voix émue :

— Mademoiselle, ce serait un honneur et un bonheur pour moi de pouvoir faire quelque chose qui vous fût agréable ; mais je doute... Parlez, je vous en prie, et, si cela m'est possible...

— Oh ! monsieur Valentin, ce que j'ai à vous demander n'est ni si grave ni si important que vous le croyez. Il me paraît que vous avez coutume d'envisager les choses trop sérieusement. Il faut avoir l'esprit plus léger. L'homme

a déjà assez de chagrin ici-bas pour qu'il ne s'en fasse pas lui-même par ses idées.

En parlant ainsi, elle riait avec une douce raillerie qui décontenança si fort le pauvre maître d'école qu'il ne sut que dire, et qu'il se demanda avec étonnement comment cette jeune fille avait su lire du premier coup d'œil au fond de son cœur; comment il se faisait qu'elle le nommât de son nom de baptême comme une amie ou une sœur. Le connaissait-elle, par hasard? Il ne se rappelait pourtant pas l'avoir jamais vue.

Peut-être Hélène avait-elle du plaisir à voir cette profonde stupéfaction. Quoi qu'il en soit, elle reprit après un moment de silence :

— Eh bien, approchez encore un peu, vous

me forcez de crier. Je vais vous dire ce que je désire de vous. Vous aimez les fleurs, n'est-ce pas, et vous connaissez à fond l'horticulture?

— Quoi! vous savez, mademoiselle...?

balbutia l'instituteur, de plus en plus étonné.

— On me l'a dit et je le crois. Je suis la fille de votre voisin le fabricant d'huile. Pendant cinq mois, j'ai été absente. Je suis restée à Waereghem, chez ma tante qui était malade. Mais, Dieu soit loué! elle est tout à fait guérie. Maintenant, me voilà revenue chez mes parents. J'avais ici, dans ce jardin, beaucoup de fleurs; car, ainsi que vous, monsieur Valentin, j'adore ces favorites de la nature. Mais, en rentrant à la maison, j'ai trouvé presque toutes mes fleurs desséchées, et je crois que j'en perdrai plus de la moitié.

Cela me fait grand'peine, et, quand je vois mes pauvres plantes penchées tristement vers la terre, j'en pleurerais presque, si l'on pouvait perdre courage pour si peu. Vous me donnerez des conseils, n'est-ce pas? Vous me direz ce que j'ai à faire pour ranimer mes fleurs, du moins celles qui ne sont pas tout à fait mortes?

— Vos plantes, mademoiselle, sont mortes des suites de la longue sécheresse que nous avons eue, répondit le maître d'école à demi délivré de sa timidité. Votre jardinier a probablement négligé de les arroser à temps.

— Notre jardinier, monsieur Valentin, est un vieux brave homme qui s'entend mieux à cultiver des légumes qu'à soigner des fleurs. Il dit qu'il les a arrosées abondamment, mais

que ces perpétuels arrosements rendent la terre dure comme une pierre et font, par là même, périr les plantes les plus délicates.

— Il a raison, mademoiselle ; mais il y a un moyen de prévenir cela : c'est de couvrir la terre, autour des plantes, de fumier et de paille. Alors, l'eau ne tombe pas immédiatement sur la terre, et celle-ci reste fraîche et molle.

— Vous voyez bien, monsieur Valentin, que vous êtes grand connaisseur, s'écria joyusement la jeune fille. Notre jardinier ne savait rien de cela. S'il l'avait su !... Maintenant, il est trop tard pour recourir à ce moyen.

— Nullement, mademoiselle. Il y aura encore de la sécheresse. D'ailleurs, si votre jardinier entoure les plantes malades d'un

peu de fumier sec, l'eau dissoudra la matière nutritive et la fera pénétrer jusqu'aux racines. Vous le verrez : les fleurs qui ne sont pas tout à fait mortes auront de nouvelles feuilles avant peu et grandiront avec vigueur.

— Merci de votre bon conseil, monsieur Valentin, dit la jeune fille. Je ne comprends pas bien toutefois, malgré la clarté de votre explication, comment il faut s'y prendre. Ayez l'obligeance de venir dans notre jardin et de me montrer comment je dois faire ; je vous en serai très-reconnaissante.

— Dans votre jardin, mademoiselle ? balbutia l'instituteur hésitant.

— Et pourquoi pas, monsieur Valentin ? Vous qui aimez les fleurs et la verdure, vous devez avoir souhaité plus d'une fois de vous

promener sous nos grands arbres. Satisfaites ce désir pour me rendre service. Venez, je vous montrerai mes fleurs; il y en a encore que vous verrez avec plaisir. Refuseriez-vous? Oh! monsieur Valentin, il faut accepter ce qu'on vous offre de bon cœur.

— Mais vos parents, mademoiselle? Ils pourraient se formaliser de ma hardiesse.

— Mes parents désirent depuis longtemps faire plus ample connaissance avec vous; mais eux aussi n'osaient pas vous en parler. C'est comme cela que beaucoup de gens ne frayent pas ensemble, quoiqu'ils se sentent portés les uns vers les autres par la sympathie. Mes parents savent que je vous invite et ils vous attendent.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, je vais

me hâter. Votre invitation est trop gracieuse pour que j'ose refuser.

— Je vous remercie, monsieur Valentin, de votre obligeance. Je me tiendrai à la porte pour vous introduire et vous présenter à mes parents. Vous verrez comme ils vous accueilleront amicalement !

En achevant ces mots, elle retira sa tête et disparut derrière le bosquet de seringat.

Le maître d'école, dans une immobilité complète, contempla quelques instants encore l'endroit où sa jolie tête, éclairée par des yeux d'un bleu si doux, s'était montrée dans un cadre de verdure à fleurs blanches. Puis il se retourna et gagna l'école tout rêveur. Il monta à sa petite chambre, changea de redingote et s'arrangea du mieux qu'il put. Ses lèvres

remuaient et il murmurait à voix basse :

« Monsieur Valentin, monsieur Valentin. »

Il souriait doucement ; il y avait de la joie dans son regard, et, contre son habitude, il levait la tête et marchait délibérément lorsqu'il se dirigea vers la demeure de son voisin.

Il fut pris d'une émotion nouvelle en apercevant sur le seuil de la porte la charmante jeune fille, qui, avec une impatience d'enfant, lui faisait signe de se hâter.

Elle le prit par la main et le conduisit dans la maison en disant :

— Il y a déjà longtemps que je me tiens à la porte, monsieur Valentin, et mes parents vous attendent. Venez par ici, dans cette chambre... Tenez, les voilà.

Le fabricant d'huile, Jean Minnens, était un

homme robuste, avec des joues rouges et une figure commune, qui indiquait l'amour de la bonne chère et d'une vie aisée. Sa femme, malgré son embonpoint, portait encore les restes d'une grande beauté; il y avait plus de finesse dans ses traits, et dans ses yeux plus de vivacité.

Au premier coup d'œil, on reconnaissait en eux des campagnards enrichis, car, bien qu'ils fussent habillés à la mode de la ville, il y avait dans leur extérieur quelque chose qui rappelait les paysans.

Hélène conduisit le maître d'école devant ses parents, qui le regardèrent avec indifférence et restèrent assis.

— Voici, leur dit-elle, M. Valentin Stoop, qui depuis longtemps voulait vous demander

l'autorisation de se promener quelquefois...

— Et pourquoi en parler à d'autres sans m'en avoir dit un mot? demanda le fabricant d'huile d'un ton brusque.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit l'instituteur. Je n'oserais nier que je n'aie eu souvent ce désir, mais soyez certain que je n'en ai jamais parlé à personne.

— Alors, comment ma fille peut-elle le savoir?

Hélène avança une chaise et invita le maître d'école à s'asseoir. Elle espérait échapper ainsi à la question de son père.

— Asseyez-vous, monsieur, dit la mère. Puisque vous êtes en conversation avec mon mari, il serait impoli à nous de vous laisser debout. Pas de timidité, faites comme si vous étiez chez vous.

— Oui, oui, maître, répéta le fabricant d'huile, comment pouvez-vous expliquer cela, que ma fille sache ce dont vous n'avez parlé à personne ?

— Eh bien, père, s'écria la jeune fille, quoi d'étonnant à cela ? Je l'ai deviné.

— Impossible. Tu ne dis pas la vérité. Je n'aime pas qu'on me prenne pour jouet, et je veux savoir de qui tu as appris que le maître voulait me faire une pareille demande.

— Ne te fâche pas, mon petit père, dit Hélène en le caressant. Écoute, je vais t'expliquer cela. Quoique ma chambre soit située tout à fait à l'extrémité de notre maison, je puis, de ma fenêtre, voir de loin le jardin de l'école. Depuis que je suis revenue, j'ai remarqué plus d'une fois sur le banc, près de la

haie, un homme qui courbait la tête et qui restait longtemps immobile, dans cette position. Je me suis dit : « Notre maître d'école doit avoir du chagrin. » N'est-ce pas, monsieur Valentin, vous aviez un peu de chagrin ?

— Je rêve et je réfléchis beaucoup, en effet, mademoiselle, répondit-il. Et comment pourrait-il en être autrement ? Je suis toujours seul avec mes idées.

— Vois-tu bien, père, que je ne me trompais pas ! C'est que ceux qui ont un cœur sensible et compatissant devinent, pour ainsi dire, les peines des autres. En voyant M. Valentin si tristement assis dans son pauvre petit jardin où il ne vient que des pommes de terre, j'ai supposé qu'il devait souhaiter se promener dans notre grand jardin, d'autant plus que

j'ai ouï dire qu'il est grand connaisseur et amateur de fleurs.

— Soit ! répondit le fabricant d'huile ; fais donc à ton gré, Hélène. Le maître peut se promener dans notre jardin tant qu'il lui plaira.

— Vous nous ferez plaisir, monsieur, et vous ne nous gênez en aucune façon, ajouta la mère ; car, excepté notre Hélène, il n'y a personne de nous qui aille beaucoup au jardin.

— Oserai-je profiter de votre bonté ? balbutia l'instituteur. Je crains que mon indiscretion...

— Oui, je vous le conseille, dit en riant le fabricant d'huile, essayez de résister au caprice que cette petite fille s'est fourré dans la tête. Elle n'en départira pas, et saura bien vous

mener comme elle nous mène, sa mère et moi. Voudriez-vous faire des cérémonies, maître ? Je n'y tiens nullement. Ce que je dis, je le pense. Promenez-vous dans le jardin, venez dans la maison aussi souvent qu'il vous plaira ; et, si cela ne vous plaît pas, c'est encore bien.

— Certainement, monsieur, vous serez toujours le bienvenu, ajouta sa femme en guise de correctif.

— Voyez-vous, monsieur Valentin, que vous ferez plaisir à mes parents ? s'écria la jeune fille. Venez, venez, ne perdons pas de temps. Mon père doit aller à la fabrique surveiller ses ouvriers, ma mère aussi a sa besogne. Nous, allons au jardin. Je veux vous montrer mes fleurs tout de suite.

Dans le vestibule, elle lui dit en souriant et presque à l'oreille :

— Mon père est un homme singulier ; il a le meilleur cœur du monde, mais il veut le cacher, et c'est pour cela qu'il a l'air un peu brusque ; ma mère aussi est très-bonne, et elle aime bien que je secoure les pauvres et que je console ceux qui souffrent.

Le maître d'école se laissa conduire dans le jardin comme un enfant docile. La voix de l'aimable jeune fille résonnait à son oreille comme une musique enchanteresse, et il n'écou-
tait pour ainsi dire pas ce qu'elle disait, tant il était absorbé par ses douces et vagues pen-
sées. Il n'était plus ému ni intimidé ; main-
tenant qu'il était avec sa petite protectrice,
hors de la présence de ses parents, il se sentait

plein de joie et de courage. Il s'était même enhardi jusqu'à lui sourire avec reconnaissance lorsqu'elle lui dit qu'elle était charmée d'avoir lié connaissance avec lui.

Hélène montra du doigt une petite élévation.

— Là-bas, dit-elle, derrière le grand frêne pleureur, sont mes fleurs. Il faut me dire tout ce que vous savez et ne pas m'épargner vos explications ; alors, le jardinier sera étonné de mon érudition, et je vous serai reconnaissante de votre obligeance. Nous y sommes. Voyez comme ces pensées sont petites et chétives. L'année dernière, je les ai reçues en cadeau de la baronne ; elles étaient si grandes et si belles, alors ! maintenant, ce n'est plus rien. C'est à cause de la sécheresse, n'est-ce pas, monsieur Valentin ?

— Non, mademoiselle, ce n'est pas la sécheresse seule. Pour avoir toujours de belles fleurs et conserver l'espèce, on ne doit pas laisser les tiges s'allonger trop; en septembre, il faut en couper tout le feuillage ou les repiquer, car les plantes qui ont trop grandi périssent pour la plupart en hiver ou ne donnent, l'année suivante, que des fleurs toutes petites. Telle est la première condition pour bien cultiver la *viola tricolor*?

— Comment nommez-vous cette fleur? demanda la jeune fille.

— *Viola tricolor*, mademoiselle.

— Vous savez le latin?

— Non, mademoiselle, mais je connais les noms de beaucoup de fleurs et de plantes.

— Toutes les plantes ont-elles donc un nom?

— Oui, mademoiselle.

— Les petites et les grandes?

— Toutes.

— Et cette herbe singulière, là, qui ressemble à une plume pour un chapeau de femme?

— C'est la *stifia pennata*, mademoiselle.

— C'est drôle! et cette plante avec ses belles feuilles tachées?

— *Hydrargea japonica variegata*.

— Quel nom bizarre! Ma tante me l'a donnée comme une rareté.

— Elle est jolie sans être rare. Mais, là où elle est, elle mourra probablement.

— Pourquoi?

— Parce que, mademoiselle, toutes les plantes à feuilles tachées ou rayées veulent

être placées à l'ombre. Ces taches ou marbrures, que nous considérons comme une beauté, sont une espèce de maladie. Les plantes qui en sont atteintes craignent le grand soleil, et on ne peut pas trop les arroser non plus, car elles périssent facilement. D'ailleurs, l'*hortensia* commun exige également un terrain légèrement humide et ombragé.

— Voyez, monsieur Valentin, c'est mon père qui m'a acheté ces lis, il y a deux ou trois ans, pour ma fête. Ils étaient magnifiques et pleins de fleurs. Maintenant, il reste à peine une petite fleur languissante sur chaque tige. Notre jardinier les a cependant bien fumés, dans l'espoir de les fortifier.

— Le fumier est presque toujours mortel pour les plantes à caïeux, telles que les lis, les

tulipes, les jacinthes et autres. Le *lilium lancifolium* que monsieur votre père vous a donné demande de la terre de bruyère. Dans un terrain aussi lourd que celui-ci, il doit insensiblement dépérir.

— Ce beau lis croît-il sur la bruyère?

— Non, mademoiselle; ce qu'on appelle terre de bruyère est une terre artificielle composée de feuilles mortes, de bois pourri, de sable et d'un peu de terre de jardin. Les fleurs les plus délicates que nous tâchons de cultiver ici sont originaires de toutes les contrées du monde; les unes croissent sur les montagnes, les autres dans les vallons, dans les bois, dans les prairies, dans les plaines sablonneuses. Comme on ne peut procurer à chacune d'elles le sol particulier qui lui convient, on

a cherché un mélange qui pouvait, en général, être favorable à toutes. Ce mélange s'appelle terre de bruyère. Les plantes les plus faibles y trouvent une nourriture abondante, et leurs racines pénètrent facilement dans ce sol spongieux. Mais ce qui, d'après moi, constitue le principal avantage de la terre de bruyère, c'est qu'elle laisse suinter l'eau et que jamais, même en hiver, elle ne maintient les racines dans une humidité permanente. Car cette humidité est la cause qui fait périr nos fleurs les plus délicates et les plus belles, lorsque nous voulons les cultiver dans la terre ordinaire.

— Mais, monsieur Valentin, dit la jeune fille étonnée, comment savez-vous tout cela si bien ?

— C'est, mademoiselle, que mon père était

jardinier dans un grand château où il y avait un très-grand jardin, avec beaucoup de fleurs de couches, de bâches et de serres. Jusqu'à ma quatorzième année, j'ai travaillé avec lui. Depuis lors, j'ai pris plaisir à lire les livres qui traitaient de la botanique et du jardinage.

— Ah! je vois bien qu'il ne suffit pas d'aimer les fleurs, soupira la jeune fille. Pour trouver du plaisir, beaucoup de plaisir à leur culture, il faut être connaisseur comme vous, monsieur Valentin... J'attendais beaucoup de ces balsamines, mais la sécheresse leur a enlevé toute leur force.

— Elles sont trop près des arbres, mademoiselle; la balsamine et l'*aster sinensis* encore plus demandent le plein air; le voisinage des grands végétaux empêche leur croissance.

— Puisque vous connaissez tout ce qui concerne les plantes, vous pourrez probablement me dire aussi pourquoi la plupart de mes giroflées sont simples cet été. L'année dernière, j'ai acheté de la semence à Bruxelles, et presque toutes mes giroflées étaient doubles.

— Je n'en connais pas la cause avec certitude, répondit l'instituteur en haussant les épaules. Cela dépend un peu de la culture et de la récolte des graines. Cette culture exige plus de soins que n'en peut donner un amateur ordinaire. Mieux vaut acheter de nouvelles semences chaque année. Il y a, à Paris, à Londres et ailleurs, de grands établissements où l'on s'applique à chercher les bonnes semences. Par exemple, on sème une grande quantité de fleurs; on arrache tout ce qui est

faible ou médiocre; on mêle convenablement les formes et les couleurs pour obtenir les nuances et les figures que l'on désire; on couvre les plantes d'une tente chaque fois qu'il menace de pleuvoir, afin de préserver la semence de l'humidité... Lorsque j'étais petit garçon, j'aimais beaucoup les giroflées, et j'en remplissais tous les ans mon petit jardin particulier. Les meilleures semences du *cheiranthus annuus* viennent d'Erfurth, en Allemagne. On les y nomme *levkojen*.

Il y eut un moment de silence. La jeune fille paraissait réfléchir.

— Ah ! monsieur Valentin, dit-elle tout à coup, que vous êtes heureux de savoir ainsi les noms des fleurs et des plantes ! Pour vous, elles sont des amies et des connaissances, et,

lorsque vous vous promenez dans un jardin ou dans les champs, c'est comme si toutes les créatures de Dieu vous saluaient en vous disant leur nom.

— En effet, mademoiselle, c'est une grande satisfaction.

— Si je n'étais fille, je voudrais l'apprendre. Mais c'est trop difficile. Peut-être ne saurais-je répéter aucun nom, quand même vous auriez la bonté de me les dire très-lentement.

— Pour cela, il ne vous en coûtera qu'un souhait, mademoiselle.

— Vous voudriez m'apprendre les noms de tout ce que je vois ici, monsieur Valentin? Et vous croyez que cela ne serait pas au-dessus de mes forces?

— C'est trop facile, mademoiselle. Voici le moyen fort simple. On place en terre, au pied de chaque plante, une petite planchette où le nom est écrit très-lisiblement. Chaque jour, en se promenant, on la lit presque sans y prendre garde. Et, en peu de mois, tous ces noms sont si profondément gravés dans notre tête, que nous ne pouvons plus les oublier.

— Je prierai mon père de faire faire de ces planchettes. Aurez-vous la bonté de dire au peintre ce qu'il doit y mettre?

Le maître d'école lança à la jeune fille un regard suppliant.

— Vous parlez de bonté, vous, la bonté même, répondit-il. Je vous en prie, permettez-moi de vous prouver ma reconnaissance autant que je le pourrai. Je façonnerai moi-

les planchettes et les piquerai en terre.

— Vous, façonner les planchettes par centaines !

— J'en ai fait plusieurs milliers en ma vie, mademoiselle. Oh ! ne me refusez pas, ce travail me rendra heureux dans ma solitude.

— Puisque vous le désirez, j'accepte pour vous faire plaisir. Mais voici un banc, monsieur Valentin ; je suis un peu fatiguée, asseyons-nous, je vous prie.

Elle s'assit. Le maître d'école resta debout devant elle.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit-elle en riant. Pourquoi ce banc est-il là ?

Le timide jeune homme s'assit loin d'elle, à l'autre bout du banc.

— Oui, mais pas là ! s'écria-t-elle. Nous se-

rions obligés de parler trop haut. Plus près, plus près encore. Je voudrais causer confidentiellement avec vous d'autres choses que de fleurs... Soyez franc, monsieur Valentin, et ne me cachez rien, sinon je me fâcherai.

— Que désirez-vous savoir, mademoiselle ?

— Monsieur Valentin, vous êtes malheureux, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas très-heureux, en effet.

Elle leva le doigt d'un air de menace, et dit :

— Oh ! monsieur Valentin, vous usez de réticence avec moi ; votre cœur n'est pas plein de chagrin ? et vous ne pleurez pas, et vous n'êtes pas découragé ?

— Eh bien, si, répondit-il ému, j'étais malheureux et profondément découragé. Mais, depuis une heure, il me semble que le ciel s'est

rempli d'une nouvelle lumière et mon cœur d'un nouveau courage.

— Vous faites des compliments et vous voulez me flatter ; mais parlons sérieusement : pourquoi êtes-vous malheureux ?

— C'est difficile à dire, mademoiselle. J'ai été trompé dans mon attente. Lorsque je quittai l'école normale pour venir à Lisseghem, j'étais plein de joie et d'espérance. Je voulais me dévouer entièrement à mes fonctions, répandre l'instruction et la science parmi la population qui m'avait appelé, me sacrifier à son bien-être et rendre service à tout le monde. Je comptais mériter ainsi l'estime et l'amitié de chacun. Je suis orphelin, sans autres parents que quelques cousins éloignés qui ne me connaissent pour ainsi dire pas. Je croyais

trouver une famille au milieu de laquelle j'aurais passé ma vie. Hélas ! je n'ai trouvé ici que la résistance et l'hostilité. Personne qui me parle, pas un cœur qui sente la moindre affection pour moi. Je suis seul comme dans un désert, comme dans une nuit éternelle de l'âme.

— N'exagérez-vous pas un peu, monsieur Valentin ?

— Oh ! non, au contraire.

— C'est qu'une fois qu'on s'abandonne aux idées tristes, on est naturellement porté à l'exaspération et l'on se croit plus malheureux qu'on ne l'est en réalité. Ma tante était comme cela aussi. Elle en est devenue malade ; heureusement, j'ai pu triompher peu à peu de son découragement.

— Je ne crois pas exagérer, mademoiselle. A peine osé-je adresser encore la parole à quelqu'un, de peur d'apprendre le mal qu'on dit de moi dans le village.

— Vous voyez bien ! Comment se fait-il alors que je n'aie encore entendu dire de vous que du bien ! L'un loue votre conduite réservée, l'autre votre érudition, un troisième votre politesse, un quatrième vos soins paternels pour vos élèves.

L'instituteur regardait la jeune fille avec étonnement. Il eût voulu douter ; mais comment ne pas croire aux douces paroles d'une personne qui ne pouvait avoir aucune raison de le tromper.

— Serait-il vrai ? s'écria-t-il les yeux brillants de joie. Il y a dans le village des gens

qui ne sont pas fâchés contre moi, qui disent du bien de moi? Je me suis donc trompé?

— Ce sont vos idées et vos rêveries solitaires qui vous ont induit en erreur; quand le chagrin nous a mis un sombre nuage devant les yeux, nous voyons tout en noir.

— C'est vrai, mademoiselle, soupira le maître d'école, j'ai peut-être été injuste. Cependant, dans le principe, j'ai fait tout ce qui était possible pour gagner les bonnes grâces de tout le monde. On m'a repoussé...

— Non, non, c'est parce qu'il n'y a pas dans le village des gens qui vous comprennent ou qui aient assez d'instruction pour causer avec vous. Maintenant, vous avez quelqu'un qui vous écoutera avec grand plaisir et qui vous sera reconnaissante de vos renseignements. Nous

nous promènerons tous les jours dans ce jardin, nous parlerons des fleurs, des beautés de la nature et de toutes les choses utiles. Vous m'instruirez, je serai votre élève ; venez toutes les après-midi, après l'heure de la classe. Je vous attendrai avec impatience et avec joie,

— Oh ! mademoiselle, murmura le maître d'école attendri, vous êtes si aimable et si bonne pour moi, que je me demande comment je puis avoir mérité pareil honneur et pareil bonheur. Je ne viendrai pas tous les jours, ce serait abuser de la générosité et de la faveur de vos parents ; merci, mille fois. Cette seule journée vaut des trésors pour mon âme attristée.

— Non, non, ne vous levez pas encore, dit Hélène. Je dois vous faire un aveu, car vous

ne me comprenez pas bien. Je ne suis certainement pas malheureuse, car je suis l'enfant gâtée de mes parents, et tout le monde m'aime au village. Pourtant je m'ennuie souvent, et alors je deviens triste comme dans un pénible isolement. Quelque chose me manque ; une personne avec qui je puisse parler d'autre chose que des choses du ménage ; un homme intelligent, un cerveau qui pense, un cœur qui sent. Vous voyez bien que, si vous avez la bonté de venir ici aussi souvent que cela vous sera possible...

Le nom de la jeune fille retentit dans l'éloignement.

— Je viens, je viens, mère ! cria Hélène, qui se leva et se mit à marcher dans le sentier.

Chemin faisant, elle dit au maître d'école :

— Je sais ce que c'est : il faut que j'aide ma mère à faire quelque chose. Ne manquez pas de venir demain. Me le promettez-vous ?

— Puisque vous le voulez, mademoiselle...

— Non, je vous en prie, nous nous garderons l'un l'autre de l'ennui. Ne m'appellez plus mademoiselle. Vous n'avez pas de sœur ? Eh bien, supposez que je suis votre sœur. Appelez-moi Hélène ; de cette façon, je ne serai pas obligée de répéter si souvent le mot *monsieur*.

— Oh ! mademoiselle Hélène, dit l'instituteur en soupirant, comment pourrai-je jamais reconnaître une amitié si fraternelle ?

— Il y a un moyen.

— Parlez, je me jetterais au feu pour vous prouver...

— Ce n'est pas si terrible : il faut me promettre que vous ne vous chagrinez plus, que vous serez courageux, et que vous aurez plus d'espoir dans la vie.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, mademoiselle ; mais, depuis cette après-midi, je me sens heureux et plein de courage. Et je crois que je ne m'affligerais pas, en eussé-je les motifs les plus légitimes.

— Quoi ! déjà guéri, Valentin ? dit la jeune fille toute joyeuse.

— Je le crois vraiment.

— Restez dans ces bonnes dispositions, c'est la seule récompense que je souhaite. La vôtre sera l'amitié d'Hélène.

En ce moment, ils approchaient de la maison. M^{me} Minnens était sur le seuil.

— Oh ! mère, s'écria la jeune fille, M. Valentin sait tant de belles choses sur les fleurs qu'on l'écouterait pendant des heures. C'est si amusant et si instructif, ce qu'il raconte ! Il revient demain pour continuer la leçon.

— Oui, répondit la mère, s'il veut t'obéir quand tu as quelque chose en tête, tu lui donneras beaucoup de besogne.

— Excusez-la, monsieur.

— Je lui suis très-obligé, madame, et je regarderai comme un honneur de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable.

— Eh bien, maître, faites ce qu'elle vous demande. D'ailleurs, il n'y a pas moyen de lui rien refuser.

Le jeune homme salua profondément la mère et la fille, et sortit. A la porte, il ren-

contra le fabricant d'huile, qui lui dit :

— Eh bien, maître, comment trouvez-vous notre Hélène? N'est-ce pas qu'elle a bonne langue? elle parle comme un avocat. Son éducation nous a coûté assez d'argent! Et bon cœur aussi, n'est-ce pas?

— Oh! monsieur Minnens, répondit l'instituteur avec admiration, comme vous devez bénir le ciel qui vous a donné pour enfant un ange si pur. Elle est bonne, généreuse, aimable, intelligente, instruite; lis et rose à la fois, un trésor inappréciable..

— Ah! ah! maître, arrêtez? interrompit le fabricant d'huile avec un gros rire de satisfaction. Je sais bien que ma fille est aimable et instruite, et vous n'avez pas besoin de me dire cela en latin de cuisine.

Blessé tout à coup dans ses sentiments d'une manière si grossière, le maître d'école devint rouge de honte et baissa les yeux.

Le fabricant d'huile lui prit la main et la secoua avec force.

— Eh bien, eh bien, dit-il, vous prenez tout de travers. Je ne voulais pas vous faire de peine, au contraire ; mais il ne faut pas être si susceptible, sans cela vous ne vous habituerez jamais dans notre village. Nous sommes des gens encore un peu sauvages. Je suis charmé que vous ayez une si bonne opinion d'Hélène. Elle aime à causer avec les gens d'esprit et les gens instruits. Je suis sûr que vous avez pris plaisir à sa conversation. Venez nous voir, maître, de temps en temps, aussi souvent qu'il vous plaira. Je ne ferai pas beaucoup de

compliments avec vous, mais vous n'en serez pas moins le bienvenu.

A ces mots, il rentra chez lui.

Le maître d'école regagna sa demeure, ouvrit sa chambre d'étude et ferma la porte. Ses yeux rayonnaient de bonheur, Il leva les mains au ciel et dit d'un ton profondément ému :

— Merci, merci, ô Dieu ! qui as laissé tomber sur moi un rayon de ta grâce ; qui as envoyé un de tes anges pour ouvrir à ma pauvre âme ulcérée le ciel de l'amitié.

Et, succombant à son émotion, il se laissa tomber sur une chaise, tandis que ses regards se perdaient dans le vague comme s'il avait eu des visions enchanteresses.

III

« Lisseghem, le 27 août 1858.

» Cher Henri,

» Merci pour ta bonne lettre. Il faut que l'amitié soit un sentiment bien puissant, puisqu'elle te faisait lire dans mon avenir. Tu m'annonçais qu'une étoile se lèverait à l'improviste dans la sombre nuit de mes chagrins. Eh bien, l'étoile s'est levée, et elle fait rayonner sur ma vie l'éclat d'un bonheur infini.

» La lumière m'est apparue sous la forme d'une jeune fille qui, par pitié, par bonté de cœur, peut-être par sympathie secrète, est venue à moi et m'a fait passer comme par

enchantement d'un abîme de douleurs dans un paradis de délices. C'est la fille de mon riche voisin le fabricant d'huile. Grâce à elle, ses parents sont devenus mes amis. J'ai trouvé une famille et, de plus, une sœur, douce comme un ange, simple, pleine de sentiment et d'intelligence, une créature d'élite. Je me promène chaque jour avec elle dans le beau jardin de son père ; nous parlons des fleurs, de la poésie de la nature, de la bienfaisance envers les pauvres et les souffrants...

» Elle me conseille, elle m'encourage, elle m'apprend comment on peut et l'on doit s'élever au-dessus de toutes les contrariétés de la vie. Ah ! si tu pouvais l'entendre ! Inspirée par la pitié ou par un sentiment incompréhensible, elle a mesuré toute la profondeur

de ma tristesse et deviné mes pensées les plus secrètes. Chacune de ses paroles verse un baume sur les plaies de mon cœur.

» Je le vois bien, elle veut me guérir et me faire aimer comme un bienfait cette vie que je commençais à détester et qui me semblait un pesant fardeau. Cette bonne Hélène, si elle savait à quel point sa généreuse entreprise a réussi ! Je me sens si gai et si fier, que je n'échangerais pas mon sort contre celui d'un roi. C'est étonnant, il y a des moments où je me demande si, depuis deux mois, je n'ai pas été le jouet d'une illusion de mes sens, d'un rêve décevant. Lorsque, assis à côté d'elle sur le banc, dans le jardin, j'ai l'air d'écouter ses douces paroles, je n'entends souvent que le son de sa voix. Cette voix, mon ami, inonde

mon cœur d'un bonheur calme et profond, et il me semble que je n'appartiens plus à la terre.

» Tu souris? Tu crois que je me cache à moi-même la source de mon émotion? Je suis homme, n'est-ce pas? et le sentiment que tu m'attribues s'élève en nous sans que nous le sachions. Que ne supposerais-tu pas si je te disais que son visage est aussi beau que son âme et que la plus fraîche rose du printemps pâlit auprès d'elle? Et cependant tu te trompes, et la seule pensée que tu peux supposer cela me blesse comme une calomnie. S'il y a sympathie entre moi et l'ange qui m'a tiré de l'abîme du désespoir, ce sentiment n'est que de l'amitié, mais une amitié pure et véritable, dégagée de toute pensée matérielle.

» Tu ne me crois pas? Comment peux-tu en douter? Je suis pauvre. Penses-tu que les parents d'Hélène, qui prisent l'argent très-haut, m'accueilleraient ainsi, s'ils pouvaient seulement présumer la possibilité d'une inclination telle que tu l'entends?

» Personne ne se méfie de moi, ni elle ni ses parents, et je ne me défie pas de moi-même. Ne suis-je pas laid, et cette difformité de mon visage n'est-elle pas une garantie certaine? Elle est si belle, Henri, qu'à côté d'elle je suis un véritable monstre de laideur; et libre à toi de me trouver insensé, mais, je te dis la vérité, si la beauté m'était offerte maintenant, je refuserais : cette amitié pure, cette affection céleste, immatérielle et idéale comme l'amour des anges, m'est si chère et me pro-

cure un bonheur si ineffable, que je ne voudrais pas la mettre en danger même pour l'espoir de voir se nouer entre elle et moi un lien indissoluble. Non, non, mon cœur reste fermé à tout autre sentiment que l'amitié ou la reconnaissance ! Ce sentiment a pris en moi les proportions d'un culte. Ne demandé-je pas souvent dans mes prières que Dieu me donne l'occasion de verser pour elle la moitié de mon sang, de lui sacrifier ma vie ? Mon respect seul égale ma gratitude.

• J'ai fait beaucoup d'efforts pour te convaincre, Henri, et je ne crois pourtant pas avoir réussi. Soit : l'avenir te dira que j'étais franc avec toi.

• Voilà deux mois — deux minutes ou deux siècles — que je passe tous les jours

quelques heures avec elle. Dans le principe, je n'osais pas aller si souvent chez elle ; mais elle a décidé ses parents à me prier de lui donner des leçons. Aujourd'hui, elle est mon écolière.

» Quelle intelligence claire et prompte ! Je me dis souvent qu'elle pourrait peut-être instruire son maître. Peut-être n'a-t-elle eu en vue que de multiplier mes visites, car j'ai eu beau prier qu'on ne me payât pas cet honneur et ce bonheur, il a fallu accepter le prix de mes leçons. Cela m'humiliait d'abord. Aujourd'hui, je l'en bénis du fond du cœur. Elle est généreuse, charitable et compatissante à l'excès. Elle visite les malades du village et assiste les indigents. Elle m'a permis de prendre part à ses bonnes œuvres. L'aumône sanc-

tifie ce que je reçois de ses parents, doux lien de plus entre elle et moi ! Si je pouvais souffrir quelque chose pour cela, j'en remerciera le ciel.

» Quelle incroyable influence l'angélique jeune fille exerce sur moi et sur tout le monde ! Je suis devenu gai, spirituel et aimable. Je souris à tous sans méfiance ; on me fait des avances de tous côtés. Je suis devenu l'ami de presque tout le village. Mes élèves ne me paraissent plus si malpropres ni si stupides. Il y a parmi eux de gentils enfants et de vives intelligences ; ils apprennent mieux ; je crois qu'avec le temps j'en ferai quelque chose.

» Tout à mes yeux est éclairé d'une plus vive lumière. Les fleurs mêmes, les champs, toute la nature me paraît changée et mille

fois plus belle qu'auparavant. Qu'elle soit bénie, celle qui m'a éveillé ainsi à une nouvelle vie!

» Juge de mon bonheur: elle a une tante très-riche à Waereghem, qui a été très-malade et qui doit bien certainement sa guérison à Hélène. Il est question que cette tante donne une fête de famille pour célébrer son rétablissement. Hélène veut que je sois présent et elle dit qu'elle me fera inviter par sa tante. Nous partirons d'ici dans une belle voiture ouverte que prêtera le baron. Je traverserai le village dans ce brillant équipage, assis à côté d'elle ou de son père.

» Pardonne-moi, Henri, de bavarder comme un enfant qui va à la kermesse. Je suis si content, si heureux, que je ne cesserais pas d'é-

crire si je ne craignais de t'ennuyer par une trop longue lettre. Adieu. Je te serre la main.

» Ton ami dévoué,

» VALENTIN STOOP. »

IV

Un dimanche du mois de septembre, les habitants de Lisseghem, en revenant de la grand'messe, aperçurent une belle voiture attelée de deux chevaux qui stationnait devant la maison du fabricant d'huile.

Dans un village isolé comme l'est celui-là, le moindre événement, si insignifiant qu'il soit, attire l'attention générale. Aussi, les badauds s'arrêtèrent-ils dans la rue pour savoir

qui cet équipage avait amené dans la commune ou qui devait y monter.

Leur curiosité fut bientôt satisfaite. Ils virent M^{me} Minnens et sa fille Hélène sortir de la maison dans leur plus riche toilette, comme si elles allaient à une noce. Les deux femmes prirent place l'une à côté de l'autre dans le fond de la calèche, et le fabricant d'huile se plaça en face d'elles, après avoir donné l'ordre à ses gens d'aller appeler le maître d'école.

Celui-ci sortait en ce moment de sa demeure ; il était également vêtu avec soin et ganté de blanc. Quoiqu'il n'eût que quelques pas à faire pour atteindre la voiture, il salua les villageois à droite et à gauche, en souriant à chacun. Ses yeux brillaient de joie et de fierté.

A peine l'heureux maître d'école eut-il pris place dans la voiture à côté du fabricant d'huile, que le fouet claqua. Tous les paysans se découvrirent, Valentin et Hélène agitèrent les mains pour leur rendre leur salut, et la voiture, pareille à un char de triomphe, partit au grand trot, passa devant l'église et prit le chemin de Waereghem.

Jean Minnens, le fabricant d'huile, était ce jour-là d'une humeur charmante; il trouvait le temps magnifique, un peu chaud pour le mois de septembre, mais la rapidité de la course faisait passer sur la voiture une petite brise fraîche. Il faisait ses réflexions là-dessus en un langage si joyeux et si explicite, qu'Hélène trouvait à peine le temps d'exprimer le plaisir qu'elle éprouvait de voyager ainsi

dans une belle voiture ouverte, et de pouvoir embrasser d'un seul coup d'œil toute la nature qui se déroulait devant ses regards comme un tableau mouvant.

On causa des champs et de la culture, et le maître d'école profita de cette occasion pour mêler à la conversation d'utiles enseignements et des aperçus poétiques.

Il y avait pourtant quelque chose qui lui paraissait étrange. M. Minnens et sa femme échangeaient des regards d'intelligence et regardaient parfois leur fille avec une expression fugitive de joie qui cachait sans doute une pensée secrète.

Tout à coup M. Minnens demanda en plaisantant à l'instituteur :

— Ne trouvez-vous pas, maître, que notre

Hélène, telle qu'elle est assise là, avec ses joues vermeilles, sa robe blanche et ses rubans rouges, est la plus belle fleur qu'on puisse imaginer?

Valentin, surpris par cette question à brûle-pourpoint, se contenta d'incliner légèrement la tête.

— C'est que, voyez-vous, reprit le fabricant d'huile, nous avons eu toutes les peines du monde à lui faire mettre cette robe blanche. Elle voulait aller chez sa tante avec sa vieille robe des dimanches, Avouez qu'elle est dix fois mieux ainsi.

— La robe est très-jolie, dit Valentin; mais, chez mademoiselle Hélène, la toilette ne peut embellir les dons de Dieu.

— Quoi! s'écria le fabricant d'huile, pour

faire un compliment à Hélène, vous reniez la vérité ?

— Voyons, père, ne parlons pas de ces choses-là, interrompit la jeune fille, vous me rendez confuse. Pour vous plaire, j'ai mis ma robe neuve ; elle me gêne un peu avec tous ces rubans et ces nœuds, et je ne sais si elle ne m'enlaidit pas ; mais, puisque vous la trouvez belle, j'en suis charmée. Parlons d'autre chose maintenant.

— Hélène, dit la mère, comment peux-tu être si capricieuse ? Tu es à croquer avec cette nouvelle robe.

— Seriez-vous aussi d'avis, maître, que les beaux habits peuvent jamais enlaidir quelqu'un ? demanda M. Minnens. Qu'est-ce qu'un oiseau sans plumes ? Et vous-même, ne

tâchez-vous pas toujours de paraître à votre avantage ? Je ne le blâme pas, loin de là ; mais vous ne devez pas toujours me contredire et donner raison à Hélène dans ses lubies.

— Je vous en prie, monsieur Minnens, laissez ma personne hors de cause, répondit en soupirant le maître d'école, à qui cette conversation était pénible. Comme j'ai été défiguré dans mon enfance par une maladie cruelle, il faut bien que je fasse mon possible pour diminuer l'impression défavorable que mon visage produit sur tout le monde. Mais mademoiselle Hélène...

— Il est vrai, interrompit le fabricant d'huile, que le sort vous a cruellement maltraité, et vous ne gagnez pas assurément à vous trouver à côté d'Hélène ; je me le suis dit

souvent. Quand je vous vois vous promener à côté d'elle dans notre jardin, cela me fait penser à l'ombre et à la lumière, à la nuit et au jour. La laideur pour un jeune homme...

— Ce n'est pas bien, père, de vous amuser constamment à dire des choses désagréables à M. Valentin, murmura la jeune fille d'un air mécontent.

— M. Minnens dit la vérité, et elle ne me blesse pas, répondit l'instituteur avec une sorte de résignation.

— Si mon père n'exagérait pas, je l'écouterais avec patience, mais non sans chagrin, reprit Hélène. Je ne sais quel plaisir on peut prendre à chagriner inutilement les gens. Pour moi, je ne m'aperçois plus que Valentin n'est pas comme tout le monde. Dans le principe, je le regrettais

bien un peu pour lui, mais aujourd'hui je ne le vois plus. La pureté de l'âme, la sensibilité du cœur, la force de l'esprit, tout cela est aussi une beauté qui vaut plus que toutes les autres.

Le maître d'école ouvrit la bouche pour remercier la noble jeune fille de ses bonnes paroles; mais le père ne lui en laissa pas le temps.

— Là, là, dit-il en riant. Voyez donc cette fille qui donne des leçons à son père, et elle a réellement assez d'expérience pour le faire avec raison. Ah! ma fille, il est temps que nous te cherchions un bon mari. Tu as trop d'esprit pour une jeune fille.

— En effet, Hélène, ton père a raison, ajouta la mère, tu es assez âgée maintenant pour être à la tête d'un ménage, et ta tante est du même

avis. Si nous avions suivi son conseil, tu serais déjà mariée depuis un an. Nous n'avons pas d'autres enfants, et nous voudrions bien, avant de mourir, te voir dans ton ménage.

— Quoi ! vous revenez à ces ennuyeuses ouvertures ? dit Hélène d'un ton chagrin. Je suis encore beaucoup trop jeune et je ne pense pas à ces choses-là.

— Figurez-vous, maître, dit le fabricant d'huile, quelles folies cette petite fille se met dans la tête. Elle veut être sœur noire, et elle espère qu'à la longue nous consentirons à la laisser entrer au couvent. J'en rêve la nuit, et c'est le souci de ma vie. Certes, jusqu'à ce qu'Hélène soit mariée, je n'aurai pas un jour de tranquillité. Je veux être grand'père avant de mourir ; c'est la seule récompense que je

demande à Dieu. Ai-je tort? Parlez donc; je ne sais ce que vous avez à songer ainsi.

— Sans doute vous avez raison, monsieur Minnens, dit Valentin en hésitant. Pourtant, je me permettrai de vous faire observer que le mariage est une chose pour laquelle il faut avoir quelque penchant. En effet, le bonheur de la vie entière n'en dépend-il pas? Il ne faut donc pas y mettre trop de précipitation.

— Bah! bah! enfantillages que tout cela! s'écria le fabricant d'huile. Hélène a beau se montrer indifférente, qu'elle rencontre seulement un beau jeune homme, bien fait, aimable et spirituel, avec une fortune convenable, naturellement, et vous la verrez tout à coup changer d'idée. Dieu sait si cela n'arrivera pas beaucoup plus tôt que nous ne pensons.

C'est surtout en pareille affaire qu'on n'est pas sûr du lendemain : ma femme peut témoigner de quelle singulière façon nous avons fait connaissance et comme notre mariage a été vite conclu. Il faut que je vous le raconte. Figurez-vous que, lorsque j'étais garçon, je tenais à ma liberté autant qu'à la vie. Mes parents me pressaient aussi de choisir une femme, car j'approchais de la trentaine ; mais je refusais les plus beaux partis et je ne voulais pas entendre parler de mariage. Mon père était marchand de lin. Un jour, je me rendis à Sweveghem pour voir du lin sur pied et conclure quelques marchés. Je m'en allais, sifflotant et faisant tournoyer mon bâton, dans un sentier solitaire, non loin d'une grande ferme. Tout à coup je me sentis mordu



à la main gauche par un grand chien qui m'avait suivi en traître. Je me retourne, et je me disposais à assommer l'animal avec mon bâton, lorsque tout à coup un paysan, un ouvrier, sort du taillis voisin, saisit le chien, l'entraîne et disparaît avec lui dans le fourré, en me montrant du doigt la ferme. Je restai là tout ensanglanté, car la mauvaise bête m'avait fait une profonde et douloureuse morsure. Mais la colère me fit oublier mon mal ; je courus, furieux, vers la ferme, bien résolu à me venger sur le propriétaire du chien s'il ne me faisait pas des excuses satisfaisantes. Les gens de la ferme exprimèrent le regret de ce qui était arrivé ; mais ils trouvèrent que cela ne valait pas la peine de faire tant de tapage et me dirent que, si je n'étais

pas satisfait de leurs excuses à propos d'une chose qu'ils n'avaient pu prévenir, je pouvais faire tout ce qui me plairait, même les citer en justice. Le fermier prétendait en outre que j'avais bien certainement menacé le chien avec mon bâton, qu'autrement cela ne serait pas arrivé. J'écumais d'indignation et de rage, et, comme le fermier et ses ouvriers m'entouraient en me menaçant du poing, il s'en serait suivi une lutte sanglante. J'avais déjà levé mon bâton et je me disposais à frapper, lorsque je vis tout à coup paraître une charmante jeune fille, fraîche comme une rose, portant un bassin rempli d'eau et quelques linges. Elle m'adressa la parole en termes si aimables et si doux, que je la regardai avec stupeur. Malgré ma résistance, elle me con-

traignit à m'asseoir avec une douce violence, en me disant que le chien était une méchante bête et qu'on avait eu tort de détacher de sa chaîne. Elle me consola, me calma et apaisa l'irritation de ses parents. — En même temps, elle lava mes blessures avec une légèreté de fée et les pansa aussi adroitement qu'un chirurgien. Elle me considérait d'un air si compatissant, que je ne pouvais détacher mon regard de ses grands yeux bleus... Pour abréger, voulez-vous que je vous dise, maître, quelle fut la suite de cette morsure de chien? Je restai toute la journée à la ferme, j'achetai au fermier tout son lin, et, le soir, quand je partis, je dis au revoir à ma future fiancée. Quelques semaines plus tard, nous étions mari et femme. A ma demande, le chien fit partie

de sa dot. Il était vieux, et il est mort quelque temps après. Je l'ai fait empailler comme souvenir; mais l'empailleur m'a trompé et, petit à petit, le chien est tombé en pièces. C'est seulement pour vous dire, maître, qu'un jeune homme ou une jeune fille, qui sort sans penser à rien, ne peut pas répondre de ne pas rentrer au logis avec une résolution grave ou un engagement définitif. Ces unions précipitées sont souvent les meilleures. Demandez plutôt à ma femme si nous n'avons pas été heureux parce que notre amour est né d'une morsure de chien!... Mais voyez donc comme le temps passe vite à bavarder ainsi; nous voilà déjà à Waereghem. Je vois là-bas les peupliers du jardin de la tante Vleugels!

En effet, la voiture ne tarda pas à s'arrêter

devant une assez grande maison sur le seuil de laquelle parut une femme âgée, vêtue d'une robe de soie ample et roide, dont les plis remplissaient presque toute l'embrasure de la porte. Elle était grosse et pesante comme une hydropique; mais ses yeux étaient vifs et il y avait quelque chose de spirituel dans le sourire et les paroles avec lesquels elle accueillit ses invités.

Après l'échange des compliments d'usage, on entra dans la maison. Depuis l'arrivée de la voiture, la tante Vleugels regardait le maître d'école. Son visage ne devait pas lui produire une impression favorable, car elle détournait les yeux chaque fois qu'ils rencontraient ceux de Valentin, comme si elle eût cru qu'il y avait impolitesse de le regarder en face.

— Ma chère tante, dit Hélène, voici M. Valentin Stoop, qui nous a fait l'honneur et le plaisir d'accepter votre aimable invitation.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit la tante. Si je dois en croire ce que ma nièce m'a écrit de vous à diverses reprises, rien n'égale la bonté de votre cœur, sinon l'étendue de votre intelligence et de votre instruction. Excusez-nous, je vous en prie ; nous sommes des gens de la campagne, simples et sans façon, et peut-être notre conversation vous semblera un peu vulgaire, mais vous connaissez le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

L'instituteur se disposait à répondre, mais la tante se tourna vers le fabricant d'huile et lui dit avec un regard d'intelligence :

— J'avais bien envie d'inviter quelques amis, mais j'ai changé d'idée. Il vaut mieux que nous restions en famille pour causer plus librement et plus franchement. Personne ne sera à table avec nous, excepté le tanneur, M. Steenput, avec sa femme et son fils ; ils sont nos cousins éloignés. — Tu sais bien, Hélène, que, lorsque tu suivais l'école ici, tu jouais quelquefois avec un gentil petit garçon, Casimir Steenput ; il était beaucoup plus âgé que toi, mais vous étiez bons amis tout de même. Tu ne t'en souviens peut-être plus ?

— Je crois bien que je m'en souviens, ma tante, répondit la jeune fille en cherchant dans sa mémoire. Un garçon avec des yeux noirs et des cheveux frisés ? qui m'apportait des couronnes de fleurs et des nids d'oiseaux ?

— Précisément ! tu ne l'as pas oublié, ma nièce. Le petit garçon est devenu un homme aujourd'hui ; il habite Courtrai, il fait le commerce de lin et il paraît en train d'y faire sa fortune. Ils sont là au fond du jardin, sous la tonnelle ; viens, tu leur souhaiteras le bonjour et tu renouvelleras connaissance avec eux avant que nous nous mettions à table. L'instituteur trouvera du moins quelqu'un pour lui tenir tête dans la conversation, car M. Casimir est une intelligence d'élite et un causeur spirituel.

Il se fit au jardin un nouvel échange de saluts et de compliments. Le tanneur et sa femme paraissaient très-empressés de dire mille choses flatteuses au fabricant d'huile, et ils ne tarissaient pas dans l'expression de la joie que leur

causait cette heureuse occasion de lier plus ample connaissance avec des personnes distinguées qui jouissaient d'une si haute estime dans tous les environs.

M. Casimir était certainement un joli garçon, mais sa façon de se mettre et de se tenir indiquait trop qu'il le savait. Son abondante chevelure était artistement frisée et reluisait de pommade; ses moustaches noires étaient relevées en croc à force de cosmétique; ses vêtements d'étoffe légère étaient d'une coupe recherchée. Il avait pour cravate un ruban bleu de ciel dont les bouts, passés dans un anneau d'or ouvragé, s'étalaient sur les piqûres de sa chemise de toile fine. Sa main gauche était enfermée dans un gant jaune-paille, si juste et si serré, qu'on eût pu compter les

veines de ses mains sous la peau mince qui les comprimait; à sa main droite, qu'il avait dégantée, brillait un gros diamant. Rien n'était négligé en lui, et c'était vraiment un joli et charmant jeune homme. [Quand la tante Vleugels lui présenta sa nièce, il s'inclina jusqu'à terre devant Hélène Minnens et se confondit en compliments. Il parlait avec tant de volubilité, de recherche et même de hardiesse, qu'Hélène en devint toute rouge et ne savait que répondre.

On eût dit que la supériorité de ce jeune homme lui imposait. Elle baissa les yeux et balbutia quelques paroles inintelligibles. Cependant, sa timidité ne fut que passagère, car elle releva bientôt la tête et sourit avec douceur, pendant que son regard exprimait un inexpli-

cable étonnement. Casimir s'inclina de nouveau jusqu'à terre, puis il dit avec un accent d'humilité :

— Mademoiselle, je vous prie de me pardonner si quelque chose dans mes paroles a pu vous blesser. Je suis ému et interdit; c'est le grand honneur, le bonheur, le souvenir de mon enfance... Je puis à peine en croire mes yeux. Quoi! mademoiselle, c'est vous qui êtes la petite Hélène? vous, belle et imposante comme une reine? vous, l'enfant dont les yeux brillaient de plaisir, et qui battait si joyeusement des mains lorsque j'avais le bonheur de lui apporter un nid d'oiseaux? Il y a au moins douze ans que je n'ai pas revu cet ange de mon enfance; mais son doux rire m'a poursuivi pendant

tout ce temps-là. Cet ange est devant moi, plus beau, plus adorable qu'autrefois. Oh ! je suis si ému... je ne sais plus ce que je dis, mes idées s'embarrassent... Pardonnez-moi les paroles sans suite que la force du souvenir m'arrache malgré moi.

Hélène avait de nouveau baissé la tête. Elle ne comprenait pas ce qui se passait en elle. Confuse de son étrange embarras, deux fois elle avait voulu interrompre le beau parleur, mais chaque fois la parole avait expiré sur ses lèvres ; elle était sans doute sous l'influence d'un charme puissant, car son cœur battait d'une joie secrète, et elle écoutait le langage du jeune homme comme une douce musique qu'elle n'avait jamais entendue.

Casimir, quoiqu'il feignît l'humilité et l'é-

motion, paraissait prendre plaisir à l'embaras de la jeune fille ; sans attendre de réponse, il poursuivit immédiatement le cours de ses flatteries.

Les parents, restés un peu à l'écart, causaient entre eux à voix basse, et jetaient de temps en temps un coup d'œil joyeux sur les deux jeunes gens.

Seul, comme un étranger ou comme un intrus, le maître d'école était debout à deux pas d'Hélène : il entendait ce que Casimir lui disait.

Assurément, ce n'étaient que des cérémonies et des compliments ; mais pourquoi le beau langage et les manières élégantes de ce jeune homme l'affligeaient-ils ? Peut-être parce qu'on le laissait là seul, sans lui adres-

ser la parole et sans s'apercevoir, pour ainsi dire, de sa présence.

A ce moment, la jeune fille se tourna vers lui et dit à Casimir :

— Monsieur, j'oubliais de vous présenter mon meilleur ami, l'ami de mes parents, l'instituteur; M. Valentin Stoop est un homme d'esprit, un noble cœur, et nous l'estimons beaucoup à cause de son érudition et de ses beaux sentiments.

Casimir jeta un regard étrange sur le visage du maître d'école, mais il lui prit la main, et, souriant d'un air aimable :

— Je suis heureux, monsieur, dit-il, infiniment heureux de cette rencontre qui me procure l'honneur de faire votre connaissance; avant votre arrivée, Madame Vleugels m'avait déjà

parlé de vous, et les grands mérites qu'elle vous reconnaît me faisaient aspirer à l'honneur et au plaisir de serrer la main d'un homme aussi remarquable que vous. J'ai toujours eu de la sympathie et du respect pour les instituteurs; ils sont les membres les plus utiles de la société, les piliers de la civilisation, les dispensateurs des lumières; si je me croyais digne de votre amitié...

Il fut interrompu par la tante qui le prit par l'épaule, en s'écriant d'un ton joyeux :

— Ta ta ta ! vos belles paroles feraient oublier à tout le monde que mon dîner peut se refroidir. A table, à table, mes amis, nous aurons tout le temps de causer au dessert.

On la suivit dans la salle à manger, où elle désigna à chacun sa place; naturellement,

Casimir Steenput fut placé à côté d'Hélène Minnens; il se défendit bien quelque peu d'un pareil honneur dont il se prétendait indigne, mais il finit cependant par obéir. D'ailleurs, la tante le voulait.

Le maître d'école fut placé au bout de la table, entre la femme du tanneur et la mère d'Hélène.

Le dîner commença, et la conversation languit pendant le premier service; mais chacun remarqua et admira l'empressement de Casimir à servir sa voisine, à prévenir ses moindres désirs, si bien que la jeune fille en était toute confuse.

L'instituteur voyait tout cela d'un air calme et indifférent, mais son esprit s'absorbait dans des réflexions plus ou moins tristes. Pour-

quoi? Il n'en savait rien; mais ce dîner, dont il se promettait tant de plaisir, ne répondait nullement à son attente, et il eût donné beaucoup pour être bien loin, dans sa petite chambre solitaire.

La conversation presque confidentielle qui s'était engagée entre la mère d'Hélène et la femme du tanneur, et qu'il entendait malgré lui, puisqu'il se trouvait assis entre elles deux, n'était pas de nature à l'égayer. Elles disaient des choses comme celles-ci :

— Mon Dieu, madame Steenput, que monsieur votre fils est un jeune homme aimable et bien élevé! C'est plaisir de voir comme il se met en quatre pour servir notre Hélène; quelles manières élégantes et distinguées! on croirait qu'il a été élevé dans un palais de roi.

— Notre fils n'est pas un vilain homme et il connaît son monde, madame Minnens; mais que vous avez une ravissante fille! si réservée, si simple, si jolie, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré une plus charmante personne. — Ils sont très-bien tous les deux, et si notre Hélène n'avait pas les yeux bleus, on pourrait les prendre pour frère et sœur.

— Voyez comme Mademoiselle Hélène le remercie par un doux sourire de son empressement. Il me semble que les deux jeunes gens ne sont pas mal ensemble, loin de là. C'est naturel, ils paraissent nés l'un pour l'autre; s'ils allaient s'aimer réellement, qu'arriverait-il?

— Ce qu'il arriverait, madame Steenput? c'est très-simple, n'est-ce pas? nous ne con-

trarierions pas le penchant des jeunes gens, et nous ferions les préparatifs d'une belle et joyeuse noce.

— Je pense, madame Minnens, que la chose est plus avancée que nous ne croyons et, dès demain, je vais songer à la robe que je me ferai pour la fête nuptiale.

— Pas si vite, madame Steenput, notre Hélène est une singulière fille : qui sait si ce n'est point par pure politesse qu'elle répond aux compliments de M. Casimir? Certes, je souhaite la voir mariée avec un homme si aimable et si spirituel ; mais elle est encore jeune, et je ne voudrais pas la contraindre. D'ailleurs, on ne fait pas d'elle ce qu'on veut. Elle est très-bonne, mais d'un caractère très-ferme ! — n'est-ce pas, monsieur Valentin,

c'est étonnant combien Hélène est décidée et inébranlable quand une fois elle a pris une résolution?

Le maître d'école, tiré tout d'un coup de sa rêverie, ne savait que dire ; car il n'avait pas perdu de vue Hélène et son voisin, et il n'avait pas entendu la question de Madame Minnens.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Valentin, demanda celle-ci, vous êtes assis entre nous deux sans entendre même ce que nous disons, cela n'est pas poli. Êtes-vous malade?

— Excusez-moi, je vous prie, madame, balbutia l'instituteur, c'est la chaleur, sans doute; je me sens un peu indisposé; cela va se passer.

— Il faut faire un effort sur vous-même, monsieur Valentin, et montrer à nos amis que

vous êtes un homme d'esprit. J'espère que vous ne resterez pas silencieux comme cela.

— M. Casimir Steenput parle si bien et il a un esprit si brillant, que tout ce que je pourrais dire n'aurait aucun sel, répondit l'instituteur avec une nuance d'ironie qui échappa aux deux femmes.

Elles ne firent plus attention à lui et reprirent leur conversation.

Pendant ce temps, l'amitié semblait grandir entre les deux jeunes gens. Casimir parlait plus haut, il racontait des choses plaisantes et amusait toute la table par ses saillies et sa causerie spirituelle. La jeune fille avait perdu beaucoup de sa timidité; elle paraissait prendre beaucoup de plaisir à l'entretien de son voisin, et riait avec abandon chaque fois qu'une

nouvelle anecdote ou un trait d'esprit lui en fournissait l'occasion.

Comme Casimir ne négligeait pas de mêler de temps en temps à sa causerie quelques délicates flatteries pour Hélène, et des allusions transparentes à sa beauté, les joues de la jeune fille se couvraient parfois d'un vif incarnat ; mais cette émotion passagère se dissipait bien vite.

Insensiblement une certaine familiarité parut s'établir entre Casimir et Hélène, du moins de la part du jeune homme. Il lui parlait bas à l'oreille comme s'il avait des secrets à lui confier ; une fois même, en se penchant vers elle, il toucha du front les cheveux blonds de sa voisine.

L'instituteur se sentit pâlir ; un frisson

glacial parcourait ses membres, et il tenait les yeux baissés pour ne plus voir ce qui l'agitait ainsi. Cependant, il resta maître de lui et releva la tête en souriant d'un air ironique, comme s'il se moquait de son propre égarement.

On était arrivé au dessert. Les convives ayant bu quelques verres de vin, toutes les langues se délièrent et la salle se remplit du bruit des conversations animées, auxquelles le maître d'école seul ne prenait point de part

Le fabricant d'huile paraissait être grand connaisseur et surtout grand amateur de bons vins. Du moins, il n'avait pas cessé de vanter la cave de la tante Vleugels et d'engager tout le monde à boire, ce qui ne semblait plaire que très-médiocrement à la tante. Elle ne se

fit pas faute de le taquiner sur ce qu'elle appelait son plus grand défaut. Il l'accusa en riant d'avarice, mais elle lui jeta à la tête une aventure qui le fit se mordre les lèvres et lui ferma la bouche. Il y avait un an, à pareil jour, que Jean Minnens, assis à la même table, avait si copieusement bu, qu'il en était devenu gris. Il avait cherché querelle au notaire, un homme paisible et posé, et l'avait si gravement outragé, que le brave homme avait pris la fuite, et que, depuis lors, il ne saluait plus ni la tante Vleugels, ni Hélène, ni personne de leur famille.

Cette histoire calma quelque peu la gaieté exubérante du fabricant et arrêta pour un instant son inextinguible soif; mais, comme M. Casimir, malgré les attentions qu'il ne ces-

sait de prodiguer à Hélène, ne perdait pas non plus une gorgée et vidait son verre avec une régularité exemplaire, M. Minnens recommença bientôt ses libations, malgré le mécontentement visible de la tante Vleugels.

Celle-ci, à bout de patience, se leva, et interrompit le festin en disant :

— Assez, mes amis, assez : il fait trop chaud ici pour certaines personnes. Le café est servi sous la tonnelle ; veuillez me suivre.

Malgré la répugnance du fabricant d'huile, il fallait obéir. On quitta la salle à manger.

Casimir, comme un jeune homme du grand monde, offrit son bras à Hélène. D'abord, elle n'osait pas l'accepter ; mais sa propre mère lui fit comprendre que c'était l'usage

dans la bonne société, et la jeune fille, toute rougissante et tremblante de tendre embarras, se laissa persuader.

Quand on fut sous le berceau de verdure, chaque invité prit sa tasse de café debout ; puis on se mit aussitôt à se promener dans le jardin. Le tanneur et le fabricant d'huile étaient devenus très-bons amis. Ils marchaient dans les chemins du jardin, parlaient souvent tous les deux à la fois et gesticulaient comme si chacun d'eux avait peine à faire comprendre à son interlocuteur ce qu'il voulait dire.

Casimir, Hélène et les deux mères avaient pris un autre sentier. En ce moment, la jeune fille avait demandé au maître d'école pourquoi il se tenait si tranquille et si éloigné ; il

avait répondu qu'il se sentait un peu indisposé. Hélène, dont l'attention fut détournée par quelques mots de Casimir, se contenta de dire une parole consolante à l'instituteur, et ne parut plus s'occuper de lui.

Valentin, accablé sous le poids d'une tristesse qui l'étonnait et le rendait confus, s'en alla, la tête baissée, le long des parterres; mais ses yeux ne voyaient pas les fleurs; il essayait de lire dans son propre cœur et d'analyser le sentiment qui l'agitait si violemment. Il s'avança ainsi jusqu'à l'extrémité du jardin, derrière un bosquet touffu, près duquel il y avait un siège rustique.

Il s'y laissa tomber et demeura longtemps immobile, les yeux fixés au sol, comme s'il comptait les grains de sable, et murmura enfin :

— O ciel ! est-ce que je perds l'esprit ? J'ai honte de moi-même ; quoi ! la haine aurait pénétré dans mon cœur ? Non, non, ce n'est qu'une erreur passagère de mes sens. La surprise, une crainte vaine pour l'existence d'une amitié qui faisait mon bonheur, et que je croyais éternelle, enfant que j'étais !... C'est donc là la raison cachée de la gaieté de M. Minnens : un mariage ! Casimir Steenput est un joli garçon ; il est intelligent, spirituel, et paraît avoir bon cœur. Si une inclination profonde naissait entre elle et lui, ai-je le droit de m'en affliger ? Si cela peut faire son bonheur et celui de ses parents, ne dois-je pas, au contraire, bénir le Seigneur de la joie qu'il envoie à mes bienfaiteurs ! Oui, oui, ce mariage, s'il vient à se faire, doit me réjouir ..

Sans doute sa bouche n'était pas le fidèle interprète de son cœur, car, à ces derniers mots, un gros soupir souleva sa poitrine oppressée. Il demeura longtemps plongé dans ses douloureuses rêveries.

Bientôt un doux sourire entr'ouvrit ses lèvres, et il reprit.

— Qu'y a-t-il de si étrange ou de si extraordinaire ? Hélène se montre aimable et polie envers ce beau jeune homme. Pourquoi pas ? Elle l'a bien été pour moi, qui le méritais certes mille fois moins. Demain, elle me racontera en riant tout ce qu'il lui a dit. Dans peu de jours, elle l'aura oublié. Allons, allons, pas d'enfantillage ; l'amitié, le soleil de ma vie, ne court aucun danger ; ce sont des enfantillages, des chimères que je me crée.

Il se leva et marcha rapidement, bien résolu à se montrer moins taciturne et à effacer la mauvaise impression que son silence avait pu faire sur les convives.

Mais, en tournant le bosquet, il vit de loin Hélène assise sur un banc à côté de Casimir. Le jeune homme avait tressé une couronne de fleurs et l'essayait sur le front de sa compagne, comme dans leur enfance. Les deux mères étaient près de là et s'applaudissaient tout haut de la douce amitié que leurs enfants se témoignaient l'un à l'autre.

L'effet de ce spectacle inattendu sur l'esprit du pauvre maître d'école fut profond, car il recula en pâlisant, se traîna tout chancelant jusqu'à la chaise qu'il venait de quitter, et se cacha la figure dans ses mains, effrayé de la

violente émotion qui venait de le saisir. Peu de temps après, il fut tiré de ses réflexions par la voix du fabricant d'huile qui lui criait d'un ton brusque :

— Du diable! maître, qu'avez-vous aujourd'hui? Nous vous cherchons partout, et vous voilà dormant ou rêvant dans ce coin sombre? Hâtez-vous! il y a là-bas sur l'horizon un grendin de nuage noir qui ne me dit rien de bon. Les chevaux sont attelés; il faut partir; je ne voudrais pas rentrer au logis trempé comme un canard ni être obligé de passer la nuit ici, où l'on meurt de soif. Vite, courez un peu, sinon vous serez cause que les belles robes de ma femme et de ma fille seront perdues.

Le maître d'école le suivit jusqu'à la mai-

son, où l'on échangeait les derniers adieux.

— Où donc êtes-vous resté, monsieur Valentin? dit Hélène. Je vous ai cherché des yeux cent fois. Vous avez passé le temps en compagnie des plantes et des fleurs? Ma tante est amateur, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle; et, d'ailleurs, je ne me sens pas très-bien. J'ai un peu mal à la tête, balbutia l'instituteur.

Casimir lui prit les mains de nouveau et lui dit d'un ton affectueux :

— Monsieur, je n'ai pas eu l'occasion de faire avec vous aussi ample connaissance que je le désirais; mais ce que Mademoiselle Hélène m'a dit de vous me fait désirer vivement de devenir votre ami. Y consentez vous?

— C'est trop de bonté, monsieur, répondit

Valentin avec un accent de sincère gratitude. Si l'amitié d'un pauvre et humble instituteur peut avoir quelque prix à vos yeux, c'est un honneur dont je vous suis parfaitement reconnaissant.

—Allons, allons, plus de compliments, nous nous verrons assez tôt, s'écria le fabricant d'huile en poussant sa femme et sa fille dans le vestibule. Vite, vite, en voiture, ou bien nous serons pris avant d'être à la maison.

Un instant après, la voiture roulait dans le chemin de terre en rase campagne. M. Minnens, peu confiant dans le cocher, s'était placé à côté de lui et avait pris les rênes. Il fouettait tellement les chevaux que sa femme criait grâce, craignant qu'il ne fit un malheur. Du reste on ne disait mot dans la voiture.

Hélène était plongée dans ses réflexions ; elle repassait probablement dans sa mémoire tout ce qui s'était passé pendant cette journée, et peut-être répétait-elle les unes après les autres toutes les paroles qui avaient résonné à ses oreilles depuis quelques heures.

On eût pu croire qu'elle était triste ; mais, de temps en temps, un sourire fugitif effleurait ses lèvres et une joie secrète étincelait dans ses yeux.

L'instituteur, assis en face d'elle, détournait les yeux et ne la regardait que de loin en loin, à la dérobée. Ce qu'il croyait lire sur le visage de la jeune fille rêveuse semblait l'épouvanter.

Madame Minnens essaya plus d'une fois de rompre ce silence embarrassant, mais Hélène

disait qu'elle était trop fatiguée, et le maître d'école avait mal à la tête.

Les premières gouttes de pluie commençaient à tomber lorsqu'ils atteignirent Lisseghem. On descendit devant la porte du fabricant d'huile. Madame Minnens voulait faire entrer Valentin pour lui donner un remède contre le mal de tête, mais il s'excusa sous prétexte qu'il avait besoin de repos.

Hélène prit son parti contre les instances de sa mère. Elle dit qu'il avait raison de vouloir rentrer chez lui, que le calme et la solitude le remettraient.

Le maître d'école fut étonné et peut-être froissé que, pour la première fois, la jeune fille semblât désirer son éloignement; mais n'avait-elle pas, aussi bien que lui, des rai-

sons pour souhaiter d'être seule, et pour pouvoir se demander ce qui se passait dans son cœur?

V

L'instituteur avait passé une nuit très-agitée, et, dans sa pénible insomnie, il avait eu tout le temps de réfléchir à sa situation.

Sans doute la clarté s'était faite dans son esprit et le calme dans son cœur, car il avait repris son travail journalier avec courage et patience, et il avait mis plus de zèle encore que d'habitude à instruire ses élèves. Cependant, quelque effort qu'il fit pour se défendre d'un souvenir importun, l'image de Casimir Steenput se présenta souvent à ses yeux, et il

revit plus d'une fois Hélène, la couronne de fleurs sur la tête et le bonheur dans les yeux, sourire au beau jeune homme.

Alors une expression de regret se lisait sur sa physionomie ; il levait les épaules d'un air de pitié, comme s'il se trouvait ridicule, et il continuait ses leçons sans se laisser troubler davantage par ses souvenirs.

La journée se passait cependant, et l'heure de sa visite chez M. Minnens approchait. En même temps, Valentin devenait plus mélancolique, et l'on eût dit qu'il était oppressé par une crainte secrète. Il parvenait bien à chasser ces pensées inquiètes, mais non la tristesse qu'il éprouvait en sentant vivre au fond de son cœur un sentiment que ni la raison ni le devoir ne pouvaient étouffer.

La classe finie, les élèves retournèrent chez eux. Valentin entra dans sa chambre et se rhabilla, suivant sa coutume, pour sortir ; mais ses mouvements étaient si lents et si distraits, qu'il semblait ne pas avoir conscience de ce qu'il faisait.

Les autres jours, il était si pressé d'aller donner sa leçon à Hélène ! En effet, la récompense qu'il attendait, c'était une promenade avec elle dans le jardin, sa douce amitié, ses paroles encourageantes : la source où son âme désolée avait puisé la force, la gaieté et la foi.

Et maintenant, depuis un quart d'heure, il laissait fuir le temps, allant dans la classe comme s'il y avait oublié quelque chose, puis dans son petit jardin, où il s'assit un instant, abîmé dans ses réflexions.

Mais son nom, prononcé par une voix bien connue, le tira de sa rêverie et le fit pâlir d'émotion.

Alors il revit, à travers le feuillage du bosquet de seringats, cette tête charmante qui s'était montrée à lui, pareille à l'étoile de la consolation et du salut. Ses yeux bleus étaient plus doux que jamais, plus aimable était le sourire qui, comme un rayon céleste, remplissait le cœur d'une clarté et d'une joie indéfinissable.

— Valentin ! Valentin ! criait Hélène ; ce n'est pas bien de rester assis là, et c'est me rendre inquiète sur votre santé. J'ai désiré toute la journée le moment de votre visite ; depuis hier, je sens un inexplicable besoin de votre présence. Vous

n'êtes pas malade, j'espère? J'en serais fort affligée.

— Non, mademoiselle, je ne suis pas malade, répondit l'instituteur. Je vous remercie de votre bonté.

— Mais vous êtes pâle, Valentin, et triste, me semble-t-il.

— Ce n'est rien, mademoiselle; c'est le dîner d'hier qui m'a rendu malade; mais, à présent, c'est fini.

— Venez, venez chez nous, Valentin.... J'ai à vous dire quelque chose qui vous fera plaisir. C'est un secret, un grand secret que je ne puis confier qu'à vous. Venez vite, je vous en prie.

Le maître d'école resta un instant immobile après qu'Hélène eut disparu. Un sourire

rayonnant éclairait sa physionomie, pendant qu'il se disait à lui-même :

— Un secret qui m'étonnera et qui me fera plaisir... Me faire plaisir ! Un secret ! Qu'est-ce que cela peut être, ô ciel ?

Et il sortit du jardin d'un pas léger, tout frémissant de joie.

Au milieu du vestibule, il poussa un profond soupir. Il s'arrêta, et l'expression joyeuse de son visage se changea en une amère raillerie.

— Insensé ! murmura-t-il, où s'égarèrent tes idées ? Hélas ! c'est triste d'être ainsi le jouet de chimères qui m'assombrissent l'esprit malgré moi. Le secret qu'elle va me confier, ne le connais-je pas ?... Mais il doit me faire plaisir. Ah ! il doit ! qui sait ?... Non, non, l'impossible ne deviendra pas possible pour moi. Je

devrais avoir honte de mes doutes ambitieux. Allons, allons, étouffons cette risible, cette coupable espérance. Serai-je capable de payer d'ingratitude sa bonté sans bornes? Si elle est heureuse, ne dois-je pas m'en réjouir? Ah! mon cœur, tu peux te révolter contre la fatalité; je te dompterai! Souffre et pleure : cesses-tu de battre, qu'importe, si tu la sais heureuse!

Pour échapper à ses réflexions, il ouvrit la porte et se dirigea en toute hâte vers la maison du fabricant d'huile.

Il entra, comme de coutume, dans la chambre où se trouvaient les livres et les cahiers d'Hélène. Il salua la jeune fille et prit quelques papiers, pour commencer la leçon habituelle.

— Non, non, Valentin, dit-elle, mon esprit

n'est pas à l'étude aujourd'hui. Je suis si troublée, si joyeuse et si effrayée en même temps, qu'il m'est impossible de prêter mon attention à l'étude. Suivez-moi, je veux être seule avec vous, mon cœur a besoin d'épanchement. Ce que j'ai à vous dire, je ne puis le dire à personne que vous. Je serais honteuse qu'un autre pût deviner ce qui m'agite ainsi ; mais vous êtes mon ami, mon bon et fidèle ami...

Elle conduisit le maître d'école au fond du jardin et lui désigna un banc. Lorsqu'il fut assis à côté d'elle, il la regarda avec curiosité ; mais la jeune fille balbutia quelques mots, rougit et se tut, comme si elle ne savait de quelle manière commencer sa confidence.

— J'écoute, mademoiselle, murmura l'ins-

tituteur d'une voix singulièrement émue. C'est donc bien grave, bien terrible, ce secret?

— Terrible? Oh non! s'écria Hélène, étonnée de sa propre hésitation. Mais je ne sais vraiment pas... vous allez rire de moi, et pourtant c'est grave; si grave, que j'en ai peur, Valentin! Vous avez vu hier M. Casimir Steenput. Quelle impression vous a-t-il faite?

— C'est un joli garçon, répondit tranquillement le maître d'école.

— Et il a de l'esprit, n'est-ce pas, beaucoup d'esprit?

— Je crois, en effet, que, sous le rapport de l'esprit, il n'est pas mal partagé.

— De quel ton froid et singulier vous dites cela, reprit Hélène avec une nuance de mécontentement; mais, c'est vrai, vous n'êtes

pas resté avec nous et vous n'avez presque rien entendu de sa spirituelle conversation. Pourquoi étiez-vous toujours éloigné de nous ? J'ai cru un instant que vous aviez de l'aversion pour M. Casimir, et cela m'a fait de la peine

— Vous vous êtes trompée, mademoiselle ; j'étais un peu malade, et, comme je voyais que vous vous amusiez beaucoup en causant avec lui, je ne voulais pas troubler votre plaisir.

— Oh ! oh ! Valentin, s'écria-t-elle en le menaçant du doigt, vous étiez jaloux !

Ce mot fit monter le rouge au front de l'instituteur, il baissa les yeux et se tut comme un écolier pris en faute.

— Bah ! je dis cela pour rire, reprit doucement Hélène. Certes, vous avez beaucoup

d'esprit et j'aime à vous entendre ; mais vous ne devez pas vous affliger si je prends plaisir à écouter une autre personne, surtout quand elle est aussi polie et aussi spirituelle que M. Casimir Steenput. Si vous aviez pu l'entendre ! Tout ce qu'il dit est aussi intéressant que le plus beau livre ; il parle de tout avec connaissance, avec l'expérience du monde et avec tant d'esprit, qu'on l'écouterait des semaines entières. Vous l'avez assez entendu, Valentin, pour vous en faire une idée. Pensez-vous que j'exagère ?

Le maître d'école, à qui le mot *jaloux* résonnait encore dans les oreilles, était dans un grand embarras.

— Non, mademoiselle, répondit-il avec effort, vous n'exagérez pas ; M. Steenput est

bien certainement un jeune homme que Dieu a favorisé des dons les plus rares. J'ai admiré son éloquence ; c'est un causeur spirituel, et je comprends que vous vous soyez parfaitement amusée en sa compagnie. Jaloux ? Si je pouvais lui envier quelque chose, ce serait son mérite éminent.

— Vous prenez mes paroles trop au sérieux, Valentin.

— Une pareille jalousie, mademoiselle, est un éloge pour lui en même temps qu'elle prouve que je me sens petit et insuffisant en sa présence.

— Que le son de votre voix est singulier en ce moment ! soupira la jeune fille, je ne l'ai jamais entendu ainsi, vous êtes peut-être encore un peu malade, Valentin ?

— Non, mademoiselle, votre reproche, votre supposition m'a fait peine.

— Pardonnez-moi, mon bon Valentin, je l'ai dit pour rire. Si j'avais pu prévoir que vous seriez si sensible à ce mot!... N'y pensez plus, je vous en prie.

Le maître d'école, comme s'il voulait se punir lui-même, reprit avec un accent d'enthousiasme :

— M. Casimir n'a pas seulement un esprit supérieur et une âme d'élite, c'est aussi un homme d'une rare beauté.

— N'est-ce pas? Il y a quelque chose de noble, de distingué dans sa figure? s'écria la jeune fille avec une grande joie.

— Oui, quelque chose qui indique la bonté du cœur et la douceur du caractère.

bien certainement un jeune homme que Dieu a favorisé des dons les plus rares. J'ai admiré son éloquence ; c'est un causeur spirituel, et je comprends que vous vous soyez parfaitement amusée en sa compagnie. Jaloux ? Si je pouvais lui envier quelque chose, ce serait son mérite éminent.

— Vous prenez mes paroles trop au sérieux, Valentin.

— Une pareille jalousie, mademoiselle, est un éloge pour lui en même temps qu'elle prouve que je me sens petit et insuffisant en sa présence.

— Que le son de votre voix est singulier en ce moment ! soupira la jeune fille, je ne l'ai jamais entendu ainsi, vous êtes peut-être encore un peu malade, Valentin ?

— Non, mademoiselle, votre reproche, votre supposition m'a fait peine.

— Pardonnez-moi, mon bon Valentin, je l'ai dit pour rire. Si j'avais pu prévoir que vous seriez si sensible à ce mot!... N'y pensez plus, je vous en prie.

Le maître d'école, comme s'il voulait se punir lui-même, reprit avec un accent d'enthousiasme :

— M. Casimir n'a pas seulement un esprit supérieur et une âme d'élite, c'est aussi un homme d'une rare beauté.

— N'est-ce pas? Il y a quelque chose de noble, de distingué dans sa figure? s'écria la jeune fille avec une grande joie.

— Oui, quelque chose qui indique la bonté du cœur et la douceur du caractère.

— Qu'il a de beaux cheveux !

— Oui, mademoiselle, de magnifiques cheveux noirs.

— Et ses yeux ?

— Superbes, mademoiselle !

La jeune fille demeura quelques instants pensive et les yeux baissés. Valentin avait peut-être épuisé tout son courage pour faire ainsi l'éloge exagéré d'un homme qu'il craignait ou qu'il haïssait, contre sa raison et sa volonté. Il gardait également le silence.

La jeune fille leva la tête la première et dit :

— Mes idées sont si troublées, que j'oublierais presque pourquoi je vous ai appelé. Valentin, répondez-moi franchement comme un véritable ami. Croyez-vous, si Casimir Steenput

se mariait, qu'il rendrait sa femme heureuse?...

Vous me regardez d'un air étrange! ne me comprenez-vous pas? Si je deviens sa femme, serai-je heureuse?

— Je le pense, mademoiselle, balbutia le maître d'école.

— Vous n'en êtes pas certain?

— De quoi est-on certain? Vous l'avez vu une fois à peine, mademoiselle. Je sais que vos parents désirent ce mariage; peut-être êtes-vous disposée à accomplir leur souhait; mais, si vous alliez épouser quelqu'un que vous n'aimez pas réellement? Un mariage sans amour, c'est un jardin sans soleil, où toutes les fleurs du cœur doivent périr faute de lumière.

— Qu'est-ce que l'amour? le savez-vous, Valentin? demanda la jeune fille.

— Je le sais peut-être, répondit-il tristement; peut-être ne le sais-je pas; ce sentiment m'est interdit. Dans tous les cas, les paroles ne peuvent le définir.

— En effet, dit Hélène en hésitant, c'est quelque chose de si profond, de si étrange, de si puissant, de si indéfinissable ! Une image qui nous poursuit sans relâche, notre cœur qui bat d'une émotion secrète, notre âme qui voudrait avoir des ailes pour voler à l'endroit où il respire ; le monde entier qui s'illumine pour nous d'une clarté inconnue ; tout nous parle de lui, nous murmure son nom à l'oreille, nous agite et nous réjouit, comme si c'était déjà un bonheur que de penser à lui... Est-ce de l'amour cela, Valentin ?

— C'est de l'amour, mademoiselle, répondit-il d'une voix étouffée.

Un légère rougeur colora les joues de la jeune fille. Elle murmura :

— Voilà, mon ami, l'aveu que je voulais vous faire. Je n'aurais pas osé ouvrir mon cœur à un autre que vous ; mais avec vous je suis sans crainte et à mon aise comme avec un frère, comme avec une sœur. Tout ce que je vous ai dit, je l'éprouve pour lui depuis hier Maintenant que vous avez mon secret, conseillez-moi, délivrez-moi du doute, de l'inquiétude qui m'agite. Parlez à cœur ouvert. Si je devenais sa femme, serais-je heureuse ?

Le pauvre Valentin luttait péniblement contre lui-même, et il eut besoin de toute sa force pour comprimer les larmes près de

jaillir de ses yeux. Cependant, il puisa un peu de courage dans le sentiment du devoir, peut-être dans le désespoir même, car il répondit d'une voix presque assurée.

— Si vous seriez heureuse, mademoiselle ? Si M. Casimir ne rend pas sa femme heureuse, qui donc le fera jamais ? Beauté du visage, bonté du cœur, esprit, éducation, fortune, il a tout ce qui peut assurer le bonheur sur la terre.

Hélène lui prit la main et la serra avec une vive reconnaissance.

— Vous êtes un véritable ami et un noble cœur ! dit-elle. Un pareil changement dans ma vie m'effrayait plus que je ne puis le dire, mais maintenant je suis tranquille.

— Ainsi, vous allez vous marier? demanda l'instituteur.

— Oui, Valentin, vous avez décidé de mon sort. Un mot de vous eût suffi pour me faire reculer; mais, puisque vous m'assurez que je serai heureuse, pourquoi résisterais-je plus longtemps au vœu le plus ardent de mes bons parents? Ils ont insisté toute la journée pour obtenir mon consentement. Ma mère m'a même suppliée, les larmes aux yeux. Mais je n'osais prononcer le oui décisif avant de vous avoir vu et consulté. Maintenant, au retour de mon père, qui est de nouveau à Waereghem, je lui ferai bien plaisir en lui apprenant que je consens. Apprêtez-vous pour la noce, Valentin, car mes parents sont extrêmement pressés ...
Vous ne m'écoutez pas et vous baissez la tête.

Me trompé-je? on dirait qu'il y a des larmes dans vos yeux; avez-vous du chagrin, Valentin?

Un soupir fut sa réponse.

Hélène lui prit la main.

— Allons, allons, dit-elle, vous ne pouvez pas être triste, tandis que je me sens heureuse. Allez-vous me cacher quelque chose? Parlez, Valentin; si quelque chose vous afflige, je vous consolerais.

Au bout d'un instant le maître d'école répondit d'une voix émue :

— Oh ! mademoiselle, pardonnez moi, je devrais me réjouir en apprenant qu'une nouvelle et heureuse vie va s'ouvrir pour vous, je le sais bien; mais une crainte invincible me domine. J'étais abandonné, désespéré, mal-

heureux ; je désirais la mort comme une délivrance ; votre amitié, votre bonté, votre pitié pour une créature déshéritée, m'ont tiré de l'abîme. Maintenant, le sombre nuage de la désolation est de nouveau devant mes yeux. Votre amitié était la lumière de ma vie. Si cette lumière doit me manquer, je retombe pour toujours dans l'affreuse nuit de l'abandon et du désespoir.

— Quelles idées, Valentin ! s'écria la jeune fille étonnée. Vous vous trompez. Écoutez ce que mes parents ont résolu quand nous serons mariés : Casimir demeurera ici. Mon père lui cédera la fabrique. Vous viendrez chez nous tous les jours, notre maison sera la vôtre ; Casimir aime les fleurs ; il a des goûts poétiques ; il cause volontiers, et il aime

les gens d'esprit comme vous. Soyez content, Valentin : au lieu de perdre un ami, vous aurez un ami de plus et à nous deux nous serons assez forts pour vous défendre. Vous vivrez comme deux frères, et moi, comme vous dites, je serai la lumière qui rayonne sur votre amitié. Vous voyez bien, Valentin, que vous avez aussi des raisons pour sourire à l'avenir. Dites-moi donc que le nuage noir a disparu, et que vous êtes consolé et heureux.

L'instituteur sourit tristement et secoua la tête. Il balbutia quelques paroles inintelligibles et parut très-embarrassé. Mais tout à coup il se leva et dit à Hélène :

— Mademoiselle, voilà votre mère qui vous cherche, sans doute.

— Ma mère? répéta-t-elle. Tant mieux !

Venez, Valentin; puisque je suis fortifiée par votre approbation et vos conseils, je vais tout confier à ma mère. Elle sera si contente!

— Il faut que je rentre, on m'attend, murmura le maître d'école. D'ailleurs, je ne dois pas être présent à cet entretien.

— Pourquoi pas, Valentin? un autre homme, je le comprendrais; mais vous, ce n'est pas la même chose. Je voudrais que vous puissiez être témoin de la joie de ma bonne mère.

— Impossible, mademoiselle, le bourgmestre... le curé doit venir me parler... de choses importantes. Peut-être attend-il déjà.

— Eh bien, si vous ne pouvez pas faire autrement, allez, mon ami; demain, je vous raconterai tout et je vous dépeindrai la joie

de mes parents, surtout celle de mon père. Ce sera le plus beau jour de sa vie. Adieu, Valentin, à demain. Oh ! que nous serons heureux tous ensemble !

La jeune fille prit un chemin pour rejoindre sa mère.

Valentin murmura un adieu tranquille, sortit du jardin et se dirigea vers sa demeure, pensif et secouant tristement la tête. Arrivé dans sa petite chambre, il croisa les bras et resta longtemps immobile, le regard perdu dans l'espace.

Tout à coup, poussé par une idée subite, il s'approcha d'un miroir et se regarda. Un profond soupir, pareil au cri du désespoir, s'échappa de sa poitrine. Un frisson de dégoût et d'effroi le saisit, et il recula jusqu'à la

table. Là, il se laissa choir sur une chaise, mit ses mains sur ses yeux et pleura si amèrement, que les larmes tombaient en perles humides à ses pieds.

VI

« Lisseghem, 16 septembre 1858. »

» Mon cher Henri,

» Depuis quatre jours, je veux t'écrire, mais chaque fois la plume me tombe de la main. Je ne sais plus ce que je fais. Mon âme est entraînée dans un tourbillon de pensées désespérantes; elle flotte indécise, effrayée, souffrante...

» L'homme est-il une créature sans force,

jouet de quelque chose qui vit en lui sans qu'il le sache, victime du sort qui le pousse irrésistiblement? Y a-t-il des créatures que Dieu lui-même a marquées du sceau du malheur?

» Henri, la jeune fille qui m'avait sauvé du désespoir, dont l'amitié m'avait éveillé à une vie nouvelle... elle va se marier! Le ciel qui m'avait un instant montré tout son éclat va se fermer pour toujours. J'ai tellement peur de l'obscurité qui va se faire, que je voudrais mourir. Ris du pauvre insensé, tu as raison. Je ne mérite que la raillerie et peut-être un peu de pitié de toi, seul. Elle me promet la continuation de son affection et l'amitié de son mari, j'ai foi dans ses promesses, et cependant je pleure, je souffre cruellement, je tords

mes bras dans les convulsions du désespoir.

Incompréhensible, n'est-ce pas?

» T'expliquerai-je cette douloureuse énigme? Je le dois, malgré la rougeur qui me brûle le front... Henri, pardonne-moi l'égarement de mes sens agités... Henri, je l'aime! non pas comme aimerait un autre, mais comme un maudit tel que moi peut seul aimer: c'est une maladie du cerveau; et la profondeur, la puissance de ce sentiment me stupéfie tellement, que je m'effraye parfois à l'idée que je suis réellement atteint de folie. Peut-être serait-ce une grâce de Dieu, un bonheur! Mais pourquoi en douter? Quoi de plus insensé? Le crapaud qui ose aimer la rose, comme s'il espérait que la reine des fleurs pourra jamais jeter un regard de commisération sur... Et

c'est dans mon cœur qu'elle a déposé d'abord l'aveu de son amour pour un autre ! Ses parents me parlent tous les jours de ce mariage. Personne ne se défie de moi, personne ne m'épargne ; à un autre on ne confierait pas ainsi ses émotions les plus secrètes, mais on ne me regarde pas comme un homme. Ils ne supposent pas que derrière ce masque de glace que la maladie a imprimé sur mon visage, il y a une âme, une pauvre âme qui est devenue tout amour, précisément parce que l'amour lui est interdit.

» Je dois faire un chant nuptial. Son père ne cesse de m'en parler. Il veut un poëme dont chaque vers respire la félicité. Je le ferai, il sera joyeux et beau, dussé-je l'écrire avec le sang qui coule des plaies de mon cœur et avec

les larmes de mes yeux... Quelle malédiction pèse sur moi ! Pourquoi Dieu m'a-t-il fait naître ? Ai-je demandé à sentir cet enfer brûler dans mon sein ? La mort...

» Ce que je te disais tout à l'heure, je l'ai écrit dans un accès de démence, comme j'en ai souvent depuis peu ; mais j'ai pleuré, et maintenant je suis plus calme sans être moins malheureux. Mes paroles t'auront effrayé ; sans doute tu crois que, dans cette surexcitation fiévreuse, je pourrais faire des folies et manquer au respect de ma profession ou de moi-même ? Non, non, je suis le premier à rire de ma déraison, et je suis honteux d'être sans force pour étouffer ce ridicule orgueil de mon âme. D'ailleurs, il y a une chose qui me préserve de toute démarche insensée.

» Je l'aime, Henri, je l'aime d'un amour sans bornes, d'un amour si ardent, que je voudrais donner tout mon sang pour lui épargner un seul moment de chagrin. Elle est pour moi un génie, un ange, quelque chose de si pur, que je craindrais de la profaner par le seul soupçon de mon amour; que ce soupçon l'humilierait et l'affligerait! Je cacherai donc à tout le monde ce que je souffre au fond du cœur. Si Dieu exauce ma prière, je parviendrai à étouffer cet amour.

» Oui, je feindrai d'être gai, et je le serai peut-être par la conviction qu'elle est heureuse, et, si parfois mon âme a encore besoin d'épanchement, je m'enfermerai dans ma petite chambre pour pleurer à mon aise et demander au ciel la force et la lumière.

» Ah ! je commence à trembler... La noce ! il faut que j'y assiste, que je dise des vers et que je chante même en son honneur... mais je le ferai... si je vis encore.

» Dimanche, il vient dîner chez son futur beau-père, le vin coulera à flots pour arroser le contrat ; il faudra que je le félicite. Ah ! si je pouvais le haïr ! Mais il est beau, bon et intelligent ; il est digne d'elle, et, quoiqu'il me fasse endurer le martyre, je me sens forcé de l'estimer. Il me semble même que je pourrai l'aimer parce qu'Hélène sera heureuse par lui.

» Démence ! mes pensées tourbillonnent dans ma tête ; mon cerveau s'obscurcit ; mon ami, mon unique ami, plains mon sort, aie quelque pitié pour la malheureuse phalène

qui a roussi ses ailes à la lumière, et qui, brûlée, brisée et mourante, succombe à la honte et au désespoir... Adieu! fasse le ciel que ce ne soit pas pour la dernière fois.

» Ton malheureux ami.

» VALENTIN STOOP. »

VII

Le dimanche, vers midi, Valentin était assis dans sa petite chambre, tout habillé, comme il fût revenu de la grand'messe. Une lettre ouverte se trouvait devant lui sur la table, il y jetait de temps en temps les yeux, quoiqu'il parût plongé dans de profondes réflexions, puis il secouait la tête d'un air souriant en signe d'approbation.

— Oui, oui, se disait-il, le bon Henri a raison : sous le coup d'une aussi soudaine désillusion, on se sent mortellement atteint et l'on désespère de trouver assez de courage pour surmonter la douleur; mais chaque heure qui s'écoule adoucit la souffrance, et, en peu de temps, on acquiert assez de force pour se soumettre avec sang-froid et résignation à une chose que l'on ne peut changer. Qu'elle soit heureuse, elle le mérite; si ce M. Casimir l'aime et la respecte, je l'estimerai et je lui en saurai gré. Ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore est la punition de mon fol orgueil; il n'en est pas coupable. Il y a bien encore au fond de mon cœur un sentiment secret qui me porte à le haïr, mais je finirai par l'étouffer. Non, je ne serai pas

ingrat. Le sentiment caché et insouciant m'a surpris. Maintenant, je suis de nouveau maître de moi. J'écrirai demain à Henri que je rougis de la lettre insensée que je lui ai envoyée.

Un son de cloche retentit.

Valentin se leva et dit :

— Une heure! Hâtons-nous et montrons à chacun un visage gai et amical. Ah! qu'il est faible, l'homme qui lutte contre son propre cœur. Voilà encore ce frisson glacé qui me reprend : j'aurai du courage, je tiendrai la lettre de mon noble ami devant mes yeux et je puiserai du courage dans ses conseils.

En achevant ces mots, il quitta sa chambre et sortit de sa demeure.

Lorsqu'il se présenta chez M. Minnens, il trouva la compagnie prête à se mettre à table.

Il salua tout le monde en souriant, et chacun l'accueillit avec des marques d'estime et de sympathie. Casimir Steenput lui serra la main et lui exprima le vif désir qu'il avait de gagner son amitié, parce qu'Hélène lui avait donné des preuves de la bonté et de la noblesse de son cœur. Les convives furent placés dans le même ordre que chez la tante Vleugels, et tout se passa d'abord de la même façon, si ce n'est que l'instituteur prenait quelquefois part à la conversation et souriait faiblement quand les autres éclataient de rire à quelques plaisanteries de Casimir. Le fabricant d'huile était extrêmement gai et ne parlait que de la noce splendide qu'on célébrerait. A chaque instant, il engageait les convives à boire, parce que, disait-il, on ne devait pas avoir soif chez lui

comme chez la tante Vleugels ; il avait constamment la bouteille à la main, prêt à verser. Les femmes et l'instituteur résistaient à ses instances. Son futur gendre seul lui tenait tête, soit qu'il aimât le bon vin, soit pour plaire au père d'Hélène.

Ce dernier but fut pleinement atteint, car, si le fabricant d'huile voyait de mauvais œil la sobriété obstinée des autres, il prisait très-haut Casimir, qui montrait qu'il pouvait supporter le vin, cette boisson des gens comme il faut, et qu'il ne vivait pas uniquement dans le monde des buveurs de bière.

Insensiblement le visage du maître d'école s'assombrit de nouveau. Il était redevenu silencieux et détournait les yeux, comme pour

échapper à la vue de choses qui l'attristaient et le faisaient souffrir.

En effet, si bien que Casimir Steenput supportât le vin, sa tête ne tarda pas à s'échauffer. Encouragé par le père d'Hélène, il devint de plus en plus hardi. Son langage, sans être inconvenant, perdit la réserve qu'un jeune homme doit garder en présence d'une jeune fille, surtout lorsque, comme ici, il la voit pour la seconde fois seulement.

Il semblait à l'instituteur que Casimir ne pouvait pas aimer Hélène profondément ni sincèrement. Il pensait que l'amour n'existait pas sans le respect, sans la timidité, cette pudeur du sentiment.

Les paroles libres et hardies du jeune homme, qui firent monter plus d'une fois le rouge de

la honte au visage d'Hélène, blessaient Valentin et lui perçaient le cœur. Il ressentait l'injure faite à Hélène et s'étonnait vivement que la jeune fille, si sensible et si pudique, se contentât de rire des familiarités de Casimir. Petit à petit la haine et l'envie, qu'il avait vaincues jusque-là, pénétrèrent dans son cœur et y prirent racine. Il ne s'accusait plus, car ce n'était plus l'amour ou l'égoïsme qui le poussait, c'était son respect et sa reconnaissance pour Hélène. Un homme qui, déjà avant son mariage, oubliait tous les égards dus à la future compagne de sa vie, ne ferait-il pas expier à sa femme l'ennui d'un lien que le véritable amour n'avait pas noué ? Peut-être la rendrait-il malheureuse. La noble fille qui, par compassion, par bonté d'âme, avait donné son

amitié au pauvre maître d'école, pourrait devenir la victime d'un égoïste sans cœur? Valentin frémissait à cette idée.

Bientôt le fabricant d'huile se mit en devoir de raconter à Casimir l'histoire de la morsure du chien et de son mariage. Le vin l'avait rendu expansif et bavard ; son récit n'en finissait pas et il ne voulait pas que Casimir détournât un instant son attention. Le jeune homme était donc empêché de s'occuper d'Hélène.

Cela calma un peu l'agitation de l'instituteur.

Il se rappela les conseils de son ami et s'efforça, pour revenir à la raison, d'excuser la conduite de Casimir. Il y serait aisément parvenu, s'il n'eût eu au fond du cœur un

sentiment secret hostile, malgré lui, au jeune Steenput.

En effet, le jeune homme n'était-il pas animé par le vin ? Avait-il encore la présence d'esprit nécessaire pour mesurer ses paroles ? D'ailleurs, il était le fiancé accepté, et, en présence des parents de sa promise, il pouvait bien se montrer un peu familier, puisque ceux-ci n'y trouvaient rien à reprendre. En outre, il fallait tenir compte des mœurs et des habitudes des villageois de cette contrée. La délicatesse de sentiment leur était étrangère, et, lorsqu'ils étaient convaincus de la pureté des intentions, ils souffraient bien des choses sans y voir aucun mal.

Ces réflexions finirent par apaiser Valentin ; il releva la tête et prit part à l'hilarité générale,

lorsque le fabricant d'huile termina en racontant l'épisode du chien empaillé.

Ce récit avait été fréquemment interrompu par des libations, et la fin en fut saluée par une nouvelle rasade.

Casimir loua fort la plaisante façon de raconter du fabricant d'huile ; mais il se plaignait que cette histoire l'eût privé pendant si longtemps du plaisir de causer avec sa fiancée.

Les autres ne comprirent pas ce que M. Minens, étourdi, répondit à Casimir ; mais celui-ci crut pouvoir y puiser le droit de prendre un dédommagement. Il se leva, ouvrit les bras et fit mine d'embrasser Hélène.

La jeune fille se leva en poussant un cri et courut vers sa mère. Celle-ci lui céda sa place



et alla s'asseoir auprès de Casimir. On en rit pendant un quart d'heure ; on se moqua de la punition infligée au jeune homme, et chacun, sans en excepter lui-même et Hélène, s'amusa fort de ce plaisant incident.

Le maître d'école avait frémi d'indignation et baissé de nouveau les yeux pour cacher le regard enflammé qui s'en échappait.

Après que l'on eut criblé Casimir de quolibets, de plaisanteries, celui-ci se leva en disant :

— Je prie l'honorable compagnie et surtout la cruelle Hélène de m'excuser. Permettez-moi d'aller un instant au jardin prendre l'air, le temps de fumer la moitié d'un cigare.

— Attendez un instant, Casimir ! s'écria le

marchand d'huile. Sitôt que la bouteille sera vide, je vous accompagnerai.

— Vous pouvez fumer ici, cela ne nous dérange pas, dirent les deux mères.

— Non, monsieur Minnens, restez auprès de votre bouteille, je vous en prie, dit Casimir; ce que je désire, c'est que l'instituteur ait la bonté de me suivre, je voudrais être un peu seul avec lui pour lier connaissance. Il faut qu'il devienne mon ami, mon intime, avant que ce beau jour soit à sa fin.

— Ah! restez, père, dit Hélène avec une joie qu'elle ne cherchait point à déguiser. M. Casimir a raison, et je lui sais gré de sa bonne idée.

— Venez avec moi au jardin, monsieur Va-

lentin, dit Casimir. Je vous en prie, faites-moi ce plaisir.

L'instituteur semblait hésiter. Peut-être avait-il peur de se trouver seul avec l'homme qu'il haïssait sans le vouloir; mais il n'osa pas résister aux instances d'Hélène et suivit le jeune homme dans le jardin.

A peine Casimir se trouva-t-il en plein air, qu'il s'arrêta étonné, se frotta le front et murmura :

— C'est singulier, on croirait que les arbres tournent... l'effet de l'air frais... Ce n'est rien, c'est passé. Voici un cigare, Valentin. Je vous appelle Valentin tout court, parce qu'il faut que nous devenions amis. Hélène le désire, et je le souhaite de tout mon cœur. Voici du feu, camarade.

— Je ne fume pas, répondit l'instituteur.

— Vous ne fumez pas? Dans quel monde avez-vous donc été élevé, Valentin? C'est dommage, vous eussiez goûté quelque chose qui est digne de brûler entre les lèvres d'un roi. Quarante centimes la pièce! Je n'en fume jamais d'autres. C'est exquis, mais cela coûte cher. Il y a des jours où je fume pour cinq ou six francs de cigares avant de rentrer le soir. Cela m'embê... je veux dire, cela me peine que vous ne fumiez point. Une fois marié, je ne devrai pas regarder à quelques cigares, et j'aurais eu du plaisir à vous en fournir gratis, votre vie durant. Au moins, Valentin, si vous ne fumez pas, vous devez aimer un bon verre de bourgogne? J'aime ce vin par dessus tous les autres. La cave du beau-père semble bien

pourvue ; nous y ajouterons ce qu'il y manque et nous ne permettrons pas que le vin moisisse ou tombe de vieillesse. Voyez-vous, mon ami, la vie n'a qu'un temps, et l'on est mis au monde pour faire du bien au fils de son père. Vous dînez souvent chez nous, Valentin. Je suis d'une force étonnante dans l'art de rédiger un menu. Les amateurs de la bonne chère à Courtrai — et il n'en manque pas — le savent bien ; vous aurez donc une vie de prince, et non celle d'un pauvre maître d'école. Qu'en dites-vous, Valentin ? serons-nous bons amis, amis intimes ?

Casimir marchait très-vite et faisait de grands pas. Il était bien certainement sous l'influence du vin, et les mots étaient déjà sortis de sa bouche avant qu'il sût ce qu'il

allait dire. Ses paroles étranges étonnèrent d'abord le maître d'école. Il y a un proverbe qui dit : *In vino veritas*. D'après cela, Valentin devait-il croire que Casimir était un homme matériel et un dissipateur? Et Hélène? elle serait la femme d'un pareil égoïste? elle serait malheureuse et le resterait jusqu'à la fin de ses jours?

L'instituteur avait peur de l'inspiration de son esprit; peut-être n'était-elle que l'inspiration de la haine. Mais remplirait-il son devoir, le devoir sacré de la reconnaissance, s'il abandonnait sa bienfaitrice à ce terrible danger, sans tenter du moins quelque chose pour connaître le sort qui l'attendait ou qui la menaçait?

Sa conscience lui disait qu'il allait com-

mettre une lâcheté; mais il n'écouta pas les avis de sa conscience et justifia son projet en se disant à lui-même que rien n'était répréhensible lorsque le seul but était de préserver d'une douleur éternelle une noble et innocente fille.

Poussé par ces réflexions, il résolut de saisir cette occasion de savoir ce que Casimir avait au fond du cœur et ce qu'Hélène pouvait attendre de lui.

Lorsque Casimir lui demanda : « Serons-nous amis intimes? » Valentin prit la main qui lui était tendue et répondit affirmativement, malgré l'aversion qu'il ressentait.

Casimir continua de se vanter qu'il connaissait tout ce qui peut donner les jouissan-

ces de la vie. Il parla de ce qu'il projetait de faire après son mariage, de chevaux et de voitures, de festins avec les amis, de parties de chasse et de plaisir ; mais pas un mot d'Hélène ni de la fabrique d'huile.

Le maître d'école écoutait de toutes ses oreilles ; il approuvait de la tête et de la voix, pour ne pas interrompre les confidences du jeune Steenput.

Lorsqu'ils furent près du banc où Valentin avait passé de si belles heures à côté d'Hélène, Casimir lui dit :

— Asseyons-nous, je suis fatigué et mes jambes sont un peu pesantes... Je veux causer avec vous de confiance. Donnez-moi la main et dites-moi franchement si je puis compter sur vous comme sur un ami fidèle ?

Valentin n'osait pas répondre. De pareils mensonges, en pareille circonstance, lui semblaient bien coupables ; mais son compagnon ne lui laissa pas le temps de la réflexion et répéta sa question avec tant d'instance, que l'instituteur lui fit un signe de tête affirmatif en murmurant quelques paroles confuses.

— Je vous remercie et je ne laisserai pas votre bonne volonté sans récompense, dit l'autre. J'avais une raison particulière pour désirer d'être seul avec vous, Valentin ; je voulais vous demander un service. Vous ne me le refuserez pas, je puis en être certain, n'est-ce pas ?

— Parlez, je ferai tout ce qui me sera possible, répondit l'instituteur.

— Je n'en doute pas, Valentin, vous êtes un garçon d'esprit et vous me comprendrez. Voici la chose. Je sais que vous avez une grande influence sur Hélène ; elle m'a dit aujourd'hui même qu'elle eût refusé ma main si vous ne lui aviez pas conseillé ce mariage. Ma belle-mère future vous écoute aussi volontiers. Eh bien, je vous prie d'user de toute votre influence pour hâter mon mariage.

— Il me semble qu'on n'a pas l'intention de retarder la chose plus longtemps que la loi ne l'exige, murmura le maître d'école.

— Cela ne suffit pas, Valentin ; il y a moyen d'abrégé ce délai.

— Vous êtes donc bien pressé ?

— Très-pressé ! Ce n'est pas que je sois personnellement désireux de perdre ma liberté. Si je pouvais rester garçon jusqu'à quarante ans, je ne demanderais pas mieux, car le mariage est une lourde chaîne.

— Quoi ! que dites-vous là ? interrompit Valentin avec un sentiment d'indignation qu'il avait peine à cacher. Le mariage est une lourde chaîne, avec une fiancée comme mademoiselle Hélène ?

— Hélène ou une autre, qu'importe ! répondit Casimir d'un ton léger et avec un rire ironique. Le mariage est la mort de toute gaieté ; mais on ne fait pas ce qu'on veut, et une fortune telle que celle du fabricant d'huile vaut bien quelques sacrifices. Réfléchissez en outre qu'Hélène héritera encore d'une somme

assez ronde de sa tante Vleugels. La tante est usée, elle ne fera pas de vieux os... Mais j'oublie ce que je voulais vous dire. Ces paysans sont plus fins et plus rusés que nous ne croyons. Ils ont arrangé et décidé en secret mon mariage, de concert avec mes parents. Dans la crainte de me voir refuser ou changer d'avis, ils ont paru pressés comme si le feu était à la maison. Maintenant qu'ils voient que je fais moi-même des efforts afin de hâter la chose, ils parlent de retard. Il faut qu'on ait le temps d'apprendre à se connaître l'un l'autre, dit la mère Minnens ; et Hélène, qui devient fière aussi parce que j'ai l'air de mourir d'impatience et d'amour, commence également à témoigner le désir de ne pas précipiter le mariage. Enfin, par fol orgueil,

ils voudraient maintenant remettre la cérémonie de semaine en semaine pour me contrarier. Cela ne peut, cela ne doit pas être. Je suis jeune et je me suis amusé ; mon commerce est un peu en arrière. Si mon mariage devait être différé, mes affaires pourraient s'embrouiller de telle sorte, que les mauvaises langues... En un mot, il y a des choses que je ne veux pas vous expliquer, mais que vous comprendrez facilement. J'ai donc pleine confiance en vous, et je compte que vous m'aidez en ami de tout votre pouvoir pour décider la mère Minnens et sa fille à faire célébrer notre mariage le plus promptement possible. Je vous en récompenserai ; je vous ferai un très-beau cadeau.

En achevant ces mots, il frotta son pouce

sur son index replié, comme s'il comptait de l'argent.

Le maître d'école était pâle; il tenait les yeux baissés et luttait avec effort contre l'indignation et la colère qui l'agitaient. Peut-être eût-il réussi à se maîtriser assez pour cacher la haine que lui inspirait le langage insensible et égoïste du jeune homme; mais Casimir ajouta :

— Nous ne pouvons pas nous laisser mettre dans le sac par ces paysans, Valentin, et, si cette petite Hélène croit que je vais soupirer des mois entiers...

— O ciel ! vous ne l'aimez donc pas ? murmura le maître d'école d'une voix tremblante.

— Si, vous avez tort d'en douter, dit Casi-

mir en riant. Je l'aime plus que je ne puis dire. Est-ce qu'on n'aime pas toujours une jolie fille? Mais des visages comme le sien se rencontrent en foule en ville, et l'on n'a pas besoin de venir au village pour en trouver. La fortune, voyez-vous, Valentin, vaut infiniment mieux que deux yeux bleus. Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, vous me rendrez le service que j'attends de vous? Je ne regarderai pas à une couple de mille francs pour vous récompenser.

Le maître d'école, indigné, ne put se contenir plus longtemps. Il répondit d'une voix étouffée :

— Monsieur, taisez-vous! le vin vous fait perdre la raison; taisez-vous! ou sinon...

— Oui, j'ai bu un verre, Valentin; mais

je sais très-bien ce que je dis. Si j'avais pu vous parler ce matin, comme je le désirais, je vous aurais dit exactement la même chose.

— Eh bien, monsieur, s'écria le maître d'école tremblant d'indignation, alors vous êtes un insensé ou un effronté! Quoi! vous venez ici feindre de l'amour pour une innocente jeune fille, pure et confiante comme une enfant! Vous la charmez par votre langage insidieux, et ce que vous dites est faux. Vous ne l'aimez pas! Vous n'avez en vue que sa fortune! Le mariage, même avec cet ange de candeur, est pour vous une lourde chaîne! Vous n'avez donc pas de cœur? vous la sacrifierez à votre égoïsme! vous la rendrez malheureuse! Ah! vous me faites horreur!

Allez, je ne veux plus avoir affaire à vous.
Je vous méprise.

Casimir s'était levé et regardait le maître d'école avec stupéfaction.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? dit-il. Jouez-vous la comédie, Valentin, ou est-ce sérieux ?

— La comédie ? C'est vous qui jouez ici une indigne et lâche comédie pour abuser des gens simples, mais honnêtes et loyaux !

— Ainsi vous refusez de me rendre ce petit service que...

— Le service pour lequel vous voulez me donner de l'argent ? interrompit Valentin avec une amère ironie. Vous me croyez assez vil pour vous vendre la confiance qu'Hélène a en moi. Vous verrez comme je répondrai à cette

injurieuse proposition. Je ne vous le cache pas, dès aujourd'hui, vous avez en moi un ennemi, un irréconciliable ennemi. Je répéterai à Hélène et à ses parents ce que vous m'avez dit, et, dussé-je sacrifier ma vie pour empêcher votre fatal mariage, j'arracherai cette âme innocente de vos griffes, être cupide que vous êtes !

Casimir, comprenant seulement alors ce qui se passait, se mit dans une grande fureur et accabla le maître d'école de reproches et d'injures.

— Hypocrite, lui dit-il, n'êtes-vous pas honteux ? Quoi ! vous feignez de l'amitié pour moi, vous m'arrachez les vers du nez, et vous me tendez des pièges pour vous armer de mes paroles ! Vous n'êtes qu'un misérable lâche !

— O mon Dieu ! si je n'étais pas instituteur, si j'étais libre ! s'écria Valentin en se tordant les bras.

— Eh bien, que feriez-vous ?

— Je n'en sais rien ; mais, vous qui êtes la lâcheté même, vous ne me traiteriez pas de lâche impunément.

Des voix, venant de la maison, retentirent dans le jardin ; probablement on avait entendu le bruit de la querelle.

— On vient, dit Casimir se contenant. Prenez garde à vous, effronté ! Si vous dites un mot de moi à Hélène ou à ses parents, je nie tout ; je vous accuse de mensonge, de fausseté et de jalousie ; je vous rends ridicule, haïssable, et je vous fais mettre à la porte comme un malotru que vous êtes. Venez maintenant

et ne faites mine de rien. Nous nous reverrons.

— Adieu, murmura Valentin au comble de la colère ; adieu. Je me respecte trop et je respecte trop les braves gens chez qui nous sommes, pour leur donner le spectacle de notre querelle. D'ailleurs, je vous hais et vous méprise trop pour ne pas perdre tout mon sang-froid en votre présence. Nous verrons qui l'emportera.

A ces mots, il se retourna et se dirigea vers la petite porte du jardin.

— Vous partez ? ricana Casimir. Vous me laissez donc libre de vous habiller là-bas à ma façon ? Je ne vous croyais pas si bête.

— Faites ce que vous voudrez, grommela Valentin ; je connais mon devoir et j'aurai

mon tour. Tout n'est pas fini entre nous.

Il marcha rapidement dans le sentier, atteignit la petite porte et s'en alla par les champs, de crainte que quelqu'un de la maison ne courût derrière lui pour lui demander l'explication de son étrange conduite.

Lorsqu'il se crut assez loin pour être hors de vue, il ralentit son pas et se mit à gesticuler en raisonnant avec lui-même. Parfois son visage s'assombrissait et il regardait l'espace comme s'il était pris d'un doute ; mais alors il secouait la tête avec énergie et tâchait de se délivrer de cette pénible hésitation. Il atteignit ainsi les grands tilleuls et s'assit sous leur ombrage. Il y resta un instant plongé dans ses réflexions, puis il murmura :

— Mon amour insensé, aveugle ? La jalousie qui me pousse ?... Oh ! non, non, pas d'hésitation. Je puiserai du courage dans la conviction d'un devoir sacré. Elle m'a sauvé, par bonté pure, du découragement, du désespoir, de la langueur, et je permettrais qu'on la livrât pour jamais à quelqu'un qui ne l'aime pas, qui ne peut que la rendre malheureuse, qui la plongera peut-être dans la misère ; elle, cette âme pure, unie à cet homme matériel, à cet être insensible ! Et je n'essayerais pas de l'empêcher ! et je ne sacrifierais pas tout, même ma vie, si elle était nécessaire !... Que signifie cette éternelle hésitation ? Est-ce bien la voix de ma conscience ? Impossible, je ne puis méconnaître mon devoir. Suis-je donc un lâche ? Loin de moi cette coupable

hésitation ; je dois la sauver, ou du moins le tenter ; sans cela, je serais un ingrat... Mais comment la sauver ! Il a ensorcelé l'innocente, il m'accusera de jalousie, on ne me croira pas, je n'ai pas de preuves...

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'abîma dans de tristes pensées. Bientôt après, il releva subitement la tête, ses yeux brillèrent de joie et il s'écria :

— Oui, oui, il faut que j'aille à la ville demain matin... Mais la classe ?... Bah ! la classe ! Qu'importe un jour de chômage lorsque le bonheur de toute ma vie est en jeu ? Je vais chez le bourgmestre ; je lui dirai que je dois aller acheter des livres classiques, que l'inspecteur scolaire veut me parler, qu'une personne de ma famille est malade...,

n'importe quoi enfin, il faut que j'aille à la ville.

En achevant ces mots, il se leva, rebroussa chemin, prit un sentier de traverse et se mit à marcher si rapidement, qu'on eût pu croire qu'il était poursuivi.

VIII

Le lendemain, deux heures avant la tombée de la nuit, le maître d'école rentra au village, le bâton de voyage à la main. Il passa devant sa demeure et s'arrêta à la porte du fabricant d'huile.

Au lieu d'entrer tout de suite, comme il en avait l'habitude, il tira la sonnette et dit

à la servante, qui parut dans le vestibule :

— Thérèse, M. Minnens est-il à la maison ?

Je voudrais lui parler un moment.

— Vous sonnez, monsieur ? répondit la servante. Avez-vous peur ? Monsieur est dans la fabrique ; je vais l'avertir. Quant à mademoiselle Hélène, elle est au jardin. Allez auprès d'elle.

— Non, pas maintenant. Allez de ma part demander à M. Minnens quelques moments d'entretien.

La servante l'introduisit dans une chambre d'attente et lui dit en riant, sans lâcher la poignée de la porte :

— Oui, oui, maître, il paraît que vous avez sujet d'avoir peur. Qu'avez-vous donc fait hier pour qu'on soit si fâché contre vous

ici? Tâchez seulement de calmer monsieur, car je l'ai surpris deux ou trois fois montrant les poings et prononçant votre nom d'un air furieux. Vous aurez bu quelques verres de vin, maître, et quand on n'en connaît pas la force... Bon, bon. C'est seulement pour vous dire que vous ne devez pas vous attendre à un accueil amical, du moins au commencement... J'y vais, j'y vais; asseyez-vous.

L'annonce du courroux de M. Minnens n'effrayait pas Valentin. Il s'y attendait, car il lui paraissait probable que Casimir l'avait accusé de choses qui devaient le rendre haïssable aux yeux d'Hélène et de ses parents. Mais le triomphe de cet homme perfide ne pouvait pas durer longtemps. Ce que Va-

lentin avait appris en ville était assez grave pour leur dessiller les yeux à tous.

On allait le remercier de ce qu'il avait fait et le nommer le sauveur d'Hélène.

C'étaient là les idées qui le faisaient sourire si gaiement tandis qu'il était seul, attendant l'arrivée du fabricant d'huile. Il entendit bientôt ouvrir la porte de la cour et se tint prêt à prendre la parole avant que M. Minnens eût le temps de lui adresser des reproches.

Mais il poussa un cri étouffé lorsqu'il vit Hélène entrer dans la pièce où il se trouvait.

La jeune fille le regarda d'un air triste.

— Ah! Valentin, que s'est-il passé hier! Quelle sanglante injure vous avez faite à

M. Casimir! Vous ne vous en souvenez plus, peut-être? Vous l'avez menacé d'empêcher son mariage avec moi et de dire du mal de lui à mon père. Que vous a donc fait ce pauvre, ce bon Casimir, pour que vous soyez son ennemi?... Mais non, ne vous excusez pas, mon ami; vous êtes sans doute plus malheureux que nous. C'est le vin, n'est-ce pas? Mon père vous a fait boire, et vous n'y êtes pas habitué.

— Le vin n'y est pour rien, mademoiselle, répondit l'instituteur d'une voix calme, mais ferme. Ma conscience ne me reproche rien. Ce que je fais m'est ordonné par mon devoir et par ma reconnaissance pour vos bontés. Je vous en prie, permettez-moi de ne pas vous donner d'explications pour le moment. Il faut

d'abord que je parle à votre père. Si vous voulez m'écouter ensuite, je vous démontrerai que M. Casimir Steenput est indigne de votre amitié et même de votre estime.

— Hélas ! il est donc vrai, soupira la jeune fille, votre menace était réelle ? Vous le haïssez donc, lui qui ne vous a jamais fait aucun mal ?

— Oui, je le hais, grommela l'instituteur, parce qu'il est votre ennemi, l'ennemi de votre bonheur... Mais je vous expliquerai cela tout à l'heure, lorsque j'aurai parlé à votre père.

— Et vous voulez lui parler de Casimir, n'est-ce pas ? lui dire du mal de ce pauvre garçon et l'irriter contre lui ?

— Je ne prononcerai pas une parole qui ne soit vraie.

Hélène essuya une larme et dit tristement :

— Valentin, Valentin, comment est-il possible que vous me récompensiez ainsi de mon amitié? Ah! je ne vous connaissais pas, vous êtes jaloux de mon affection pour Casimir, et vous avez recours à la calomnie pour lui nuire! N'avez-vous donc pas pitié de moi? La haine est-elle si impitoyable et si aveugle en vous, que vous ayez le courage de rendre malheureuse celle qui est venue à vous pour vous consoler dans votre chagrin?

— J'attends votre père, mademoiselle, murmura l'instituteur.

— Peut-être mon père refusera-t-il de venir.

Il est si irrité de votre conduite d'hier, qu'il a dit qu'il ne voulait plus vous voir. Avouez lui, mon ami, que le vin vous avait étourdi. Demandez pardon à Casimir : il est généreux, il acceptera votre justification.

— Demander pardon, moi ?

— Tout le monde oubliera ce qui s'est passé et nous serons bons amis comme auparavant.

— Je ne me sens pas coupable, mademoiselle ; au contraire, j'ai la conviction de remplir un devoir sacré. Je ne puis taire ce que je sais de M. Casimir. Je commettrais une lâcheté si je le faisais.

— Vous vous abusez vous-même, Valentin, dit la jeune fille avec un sourire d'incrédulité. Votre agitation d'hier n'est point encore

passée. Il faut reconnaître ses torts. Dites-moi, mon ami, ce que vous croyez savoir de Casimir. Lui aussi était un peu animé par le vin hier; il a ri et plaisanté avec vous dans le jardin. Vous avez pris ses plaisanteries au sérieux.

— Ce n'est pas de moi qu'il a ri, mademoiselle. Si vous saviez ce qu'il a dit! Je n'oserais pas vous le répéter.

— Je vous le répéterai moi-même, Valentin; c'est une innocente plaisanterie, une raillerie d'un homme qu'on a trop fait boire. Il vous a dit, n'est-ce pas, que le mariage, même avec une fiancée qu'on aime, est une lourde chaîne; qu'une fortune passable vaut mieux que les plus jolis yeux bleus, et beaucoup d'autres choses du même genre? Mais il

a dit cela pour se moquer de vous ; ne le comprenez-vous pas ? Sans cela, comment me l'eût-il raconté lui-même en riant ?

— Oh ! l'homme faux ! grommela l'instituteur avec un accent de haine furieuse.

La jeune fille, stupéfaite, recula d'un pas. L'expression de la figure de Valentin l'avait frappée de surprise ; ses dents étaient serrées et le feu sombre de la colère étincelait dans ses yeux.

Elle le regarda un instant d'un air interrogateur, se rapprocha de lui, lui prit la main et dit avec compassion :

— Mais, au nom du ciel, mon pauvre ami, que vous arrive-t-il ? Changer ainsi en un jour, cela n'est pas naturel ; vous êtes malade, Valentin, il faut prendre du repos.

— Du repos? répéta-t-il avec une raillerie amère. En effet, cela me ferait du bien. J'ai fait cinq heures de chemin aujourd'hui. Je viens de la ville, mademoiselle, et ce que j'y ai appris au sujet de Casimir Steenput...

— Vous avez été à la ville? prendre des renseignements sur Casimir? vous procurer des armes contre lui?

— Pour le connaître tel qu'il est.

— Fi! fi! Valentin, c'est une mauvaise action! s'écria la jeune fille indignée. Je ne vous en croyais pas capable.

— Votre père en jugera autrement, mademoiselle, et vous aussi, vous me remercierez plus tard pour le service que je vous rends.

— Oh ! Valentin, croyez-moi, vous êtes insensé, dit la jeune fille avec tristesse. Il y a une chose implacable qui vous égare. Vous croyez apprendre quelque chose de nouveau à mon père ? Nous savons tout mieux que vous.

— Impossible, mademoiselle : vous ne savez pas dans quel terrible état se trouve le commerce de Casimir, quelle vie de dissipation il mène et combien sa conduite parle contre lui.

— Asseyez-vous, mon ami, dit Hélène avec un air de triomphe. Je vois bien que je dois vous guérir d'une nouvelle maladie. Écoutez-moi avec calme, et vous reconnaîtrez que vous êtes le jouet d'une singulière illusion des sens. Casimir est sincère. Ce que j'aime le plus en

lui, c'est son étonnante franchise. Dès le premier jour, il m'a parlé des affaires de son commerce, de son genre de vie. Il était si complètement seul en ville, sans famille et sans amis, et il avait tant de chagrin ! Plus tard, lorsque notre union a été fixée par nos parents, il m'a tout confessé.

— Tout ? C'est impossible ! s'écria le maître d'école.

— Tout, jeunesse et égarements, faute de la main d'un ami pour le conduire et lui faire aimer son devoir. Il a invoqué mon secours pour le ramener à une existence utile et sérieuse. Si j'ai éprouvé si vite un irrésistible penchant pour lui, ç'a été surtout parce que je voyais en lui une belle âme à sauver d'un fatal égarement. C'est le même senti-

ment qui m'avait poussée vers vous, Valentin.

L'instituteur s'agitait sur sa chaise et se tordait les poings. Il admirait l'inépuisable bonté d'Hélène, qui, même lorsqu'elle le croyait coupable de calomnie et de haine, n'avait rien perdu de sa douceur et continuait à lui donner le nom d'ami ; mais cette admiration même le faisait souffrir et lui inspirait une rage secrète lorsqu'il pensait que cet ange de douceur et de pureté pouvait devenir la victime d'un homme indigne.

Pauvre Hélène ! elle était ensorcelée, l'amour l'avait tout à fait aveuglée ! Mais son père ne méconnaîtrait pas des faits positifs ; et puisqu'il prisait l'argent par-dessus tout, il ne passerait pas si facilement par-dessus l'em-

barras des affaires de Casimir. Et ainsi Valentin croyait pouvoir empêcher ce fatal mariage.

Comme il restait silencieux et paraissait n'avoir rien à répondre aux dernières paroles de la jeune fille, celle-ci crut avoir triomphé de son agitation. Elle lui prit de nouveau la main et lui dit de l'air le plus aimable et le plus joyeux :

— Eh bien, mon ami, oubliez un instant d'égarement. J'arrangerai tout pour le mieux. Laissez-moi faire, il n'y aura rien de changé entre mes parents, Casimir et vous. Au lieu de vous déclarer contre mon mariage, dites une bonne parole en faveur de mon fiancé. Lui et moi, nous vous en serons reconnaissants.

— Jamais ! Ce mariage doit vous rendre malheureuse pour toute votre vie.

— Mais vous ne savez pas ce que vous dites, Valentin.

— Je le déconseillerai, je l'empêcherai, dis-
sé-je m'attirer la haine et le mépris du monde
entier ! Vous n'épouserez pas un hypocrite,
qui ne vous aime pas et qui ne cherche qu'à
se mettre en possession de votre fortune pour
la dissiper en prodigalités. Non, non, il ne
sera jamais votre fiancé. Votre père m'é-
coutera, mademoiselle ; il ne vouera pas son
unique enfant au chagrin, à l'abandon, à la
misère.

La jeune fille, profondément blessée, leva
la tête avec fierté et le regarda d'un air de
reproche.

Des larmes coulaient de ses yeux, et elle dit d'un ton sec :

— Qui vous donne le droit de me parler ainsi monsieur? Un hypocrite? Casimir, un hypocrite, un dissipateur? Vous empêcherez mon mariage? C'est la récompense de ma bonté. Je ne croyais pas que votre cœur pût contenir autant d'envie; mais, vous aussi, ne me connaissez pas. Allez, dites à mon père et à ma mère tout ce que vous voudrez. Casimir ne possédât-il pas un centime et eût-il fait de grandes folies, cela m'est égal. Je veux avoir un époux qui me doive quelque chose; pour aimer quelqu'un de toute mon âme, il faut que je lui aie fait du bien. Telle est ma nature. Casimir sera mon fiancé, et rien n'est assez puissant pour l'empêcher.

L'instituteur, dominé par le fier langage de la jeune fille et effrayé de la fermeté de sa résolution, joignit les mains et dit en suppliant :

— O mademoiselle ! ô ! Hélène ! par l'amitié que vous m'avez montrée, par votre bonté pour le pauvre maître d'école, je vous en conjure, ouvrez les yeux, ne vous mettez pas pour toujours dans la peine. Conservez votre liberté et votre main pour la donner à un homme qui vous aime sincèrement et qui vous rende heureuse.

La jeune fille se trompa sur le véritable sens de ces paroles, car elle poussa un cri d'indignation et recula d'un pas.

— Quoi, monsieur ? Que veut dire ceci ? répondit-elle fièrement. Votre haine pour lui

aurait-elle réellement une source secrète ? J'ai refusé de le croire. C'est impossible, ce serait le comble de la démence ! Et cependant votre conduite, votre langage... Adieu, monsieur ; entre vous et moi, tout est fini. Votre orgueil me blesse au dernier point, et, quoique je ne me crusse pas capable de haïr quelqu'un, je sens que je vous haïrai désormais.

Valentin leva les mains vers elle et allait se justifier, lorsque la porte s'ouvrit violemment et le fabricant d'huile entra dans la chambre en s'écriant d'un ton courroucé :

— Ce coquin est encore là ? Laisse-nous, Hélène ! Je vais lui régler son compte définitif, à ce méchant envieux. Il apprendra à oublier le chemin de notre porte, s'il n'est pas las de vivre.

Il poussa sa fille hors de la chambre, ferma bruyamment la porte derrière elle, et, sans laisser au maître d'école le temps de placer un mot, il reprit du même ton brutal :

— Quoi ! après les scandaleuses inconvenances que vous avez commises hier, vous osez encore mettre le pied chez moi ? Si je ne me retenais pas, je vous prendrais par l'épaule et vous jetterais dans la rue !

— Monsieur, permettez-moi, je vous en prie...

— Il ne s'agit ni de prières ni de supplications. Vous êtes un mauvais homme. Ma fille, par pitié, vous appelle dans notre maison ; elle vous honore de son amitié ; pour ne pas vous laisser périr de misère et pour pouvoir vous donner de l'argent, elle veut prendre des

leçons, quoiqu'elle soit peut-être plus instruite que vous. Nous vous recevons, nous vous donnons à boire et à manger...

— Épargnez-moi, de grâce, je ne mérite pas...

— Non, certes, vous ne le méritez pas. Vous méritez le mépris de chacun. Nous, innocents, nous attendons de vous quelque reconnaissance, et vous, dès que l'occasion se présente, vous crachez sur nous votre venin; vous crevez d'envie, vous outragez des gens dont vous n'êtes pas digne de broser les souliers. Vous connaissiez mon vœu le plus ardent, vous voyiez avec quelle joie Hélène acceptait ce mariage; la beauté, l'esprit, l'éducation de Casimir, tout cela vous crevait les yeux. Vous aviez la conviction que nous allions être tous

heureux. Cette conviction vous remplissait d'envie, et vous avez eu la ridicule et folle audace de dire que vous, vous, un homme de rien, un misérable maître d'école affamé, vous empêcheriez le mariage de ma fille ! Et vous osez encore vous montrer ici ! Vous ne songez donc pas que, dans ma juste colère, je puis vous rompre bras et jambes !

A ces mots, il montrait à Valentin ses deux poings fermés et paraissait prêt à se livrer réellement à des voies de fait.

L'instituteur le regarda tristement, mais sans crainte ni confusion.

— Eh bien ! s'écria le fabricant d'huile en frappant du pied, êtes-vous venu pour me braver ou me narguer ? Vous êtes là muet comme un crapaud gonflé de venin

L'instituteur répondit tranquillement :

— Monsieur, je supporterai tous vos reproches, si injustes qu'ils soient, espérant que vous finirez par m'écouter un instant

— Vous voulez me demander pardon ? ricanant M. Minnens, il n'y a pas de pardon pour tant d'ingratitude.

— J'attends que vous me permettiez de parler. Après cela, je m'en irai, et, si vous croyez devoir me retirer votre bienveillance, je n'approcherai plus jamais de votre porte. Ce me sera un chagrin sans bornes, mais la certitude que je remplis un devoir sacré me donnera la force de ne pas succomber à ma douleur. Vous êtes père, et, puisqu'il s'agit ici du bonheur de votre unique enfant, vous voudrez du moins entendre ce que j'ai à vous dire.

— Eh bien, qu'avez-vous à dire ? grommela le père, plus ou moins dominé par le calme de Valentin.

— Vous croyez, monsieur Minnens, que Casimir Steenput aime votre fille ? cela n'est pas vrai : C'est un égoïste, sans aucune sensibilité.

— Ah ! ah ! quelle stupidité ! Il est fou d'amour.

— Oui, d'amour pour votre argent ; il ne convoite que votre fortune, afin de pouvoir continuer sa vie de dissipation.

— J'écoute, j'écoute, grogna le fabricant d'huile avec un rire nerveux et en pinçant les lèvres. Je veux voir jusqu'où va votre méchanceté. Ne vous retenez pas, maître, parlez en toute franchise.

— Il est vrai, monsieur, que Casimir Steenput avait beaucoup bu hier et qu'il m'a dit des choses qu'il aurait tues en d'autres circonstances; mais ses paroles m'ont prouvé clairement qu'il n'éprouve ni amour ni amitié pour votre fille. Il n'a pas même d'estime pour vous. Il n'a qu'un seul but, se rendre maître de votre fortune, afin d'en...

— Etc'est là tout ce que vous avez à m'apprendre? s'écria M. Minnens avec une ironie triomphante. Pauvre imbécile! nous savons mieux que vous ce que Casimir vous a dit au jardin. Il s'est moqué de vous, afin de s'assurer si vous n'aviez pas une envie furieuse au fond du cœur. Son soupçon a été fondé. Vous êtes un homme affreux, gonflé d'un fol orgueil, si

extravagant et si risible, que je n'ai pas la force de me fâcher de cette incroyable vanité. Est-ce bien possible ? un homme aussi laid et aussi pauvre que vous oser lever les yeux sur... Mais je me tais, l'idée seule d'un si monstrueux aveuglement me bouleverse...

— J'ai été à la ville, et j'y ai appris sur Casimir des choses qui vous ouvriraient probablement les yeux, dit le maître d'école avec le même calme

— Ah ! vous avez été à la ville ? comme un espion, pour rechercher les ennemis de Casimir et recueillir les calomnies de leur bouche ! Que savez-vous ?

— Le commerce de M. Steenput est fort dérangé, on dit qu'il est criblé de dettes.

— C'est faux. Il est un peu en arrière, oui,

mais qu'importe ! son père n'est-il pas là pour tout réparer ?

— Et s'il avait dissipé en partie le bien de son père ? Si son père lui-même était gêné, et si tous deux convoitaient votre fortune pour combler l'abîme creusé par la mauvaise conduite de Casimir ? Hélène ne serait alors qu'un moyen d'atteindre leur but, et la misère et l'abandon seraient son lot.

Ces derniers mots firent une profonde impression sur M. Minnens. L'argent était sa corde sensible.

Il se tut et serra les poings avec une sorte de rage, car, bien qu'il craignît pour sa fortune, il tenait tant au mariage projeté, qu'il ne pouvait savoir gré au maître d'école, eût-il même été convaincu de la vérité

de ses paroles. Sous le coup d'une émotion fiévreuse, il saisit la main de Valentin, la serra à l'écraser, et lui dit avec un grognement de fureur :

— Cruel, vous me faites souffrir impitoyablement. Si vous mentez, vous méritez qu'on vous écrase la tête comme à un serpent venimeux. Les preuves, les preuves !

— J'ai parlé, à Courtrai, à des gens qui méritent toute confiance ; tout le monde sait là-bas ce que je vous apprends.

— Les preuves, les preuves ! répéta le fabricant d'huile presque hors de lui.

— Des preuves matérielles, je n'en ai pas, répondit Valentin ; mais ce que je vous dis me paraît suffisant pour vous décider, comme père, à un sérieux examen, et pour vous faire

retarder toute résolution définitive, jusqu'à ce que vous sachiez à quel homme et à quel sort vous allez livrer votre enfant.

— Ainsi, vous n'avez pas d'autre preuve que la médisance des mauvaises langues? s'écria le fabricant en retroussant ses manches comme pour jeter le maître d'école par la fenêtre. Hors d'ici, hors de ma maison! Plus vite que cela, et n'essayez pas de m'en imposer par votre calme hypocrite, ou je ferai un malheur.

En effet, il avait saisi le jeune homme par l'épaule et il le traînait vers la porte; mais madame Minnens, qui survint en ce moment, prit son mari par le bras et essaya de le retenir.

— Allons, Jean, soyez calme, dit-elle. Il ne

vaut pas la peine que vous vous mettiez dans une pareille colère. Ne salissez pas vos mains à ce mauvais sujet.

— Donnez-moi ses livres ; là, dans la chambre de Catherine. Qu'il ne reste plus rien ici de cette vermine.

Madame Minnens rapporta deux ou trois livres que son mari poussa brutalement sous le bras de l'instituteur muet ; puis, le reprenant par l'épaule, il le conduisit dans le vestibule, où il le poussa vers la porte.

Tandis que Valentin s'éloignait, le fabricant d'huile, furieux, cria derrière lui :

— Vous quitterez notre village, car votre nature envieuse corromprait tous nos enfants. Je vous donne deux mois, jusqu'à ce que le mariage soit célébré. Si vous restez ici, et que le

spectacle de notre bonheur ne vous fasse pas crever d'envie, je vous ferai mourir de faim et de chagrin, hypocrite, menteur, calomniateur que vous êtes.

Valentin n'entendit pas ces dernières menaces; il était déjà dans la rue et regagnait lentement sa demeure.

La conviction d'avoir obéi à un rigoureux devoir lui donnait un peu de force; mais le chagrin de n'avoir pu sauver Hélène l'agitait profondément. Aussi, lorsqu'il mit la main à la serrure de la porte, les larmes jaillirent de ses yeux.

IX

« Lisseghem, le 24 septembre 1858.

» Mon cher Henri,

» Lorsque je t'ai écrit, il y a huit jours, comment on m'avait maltraité et mis à la porte chez M. Minnens, j'étais écrasé par le désespoir, et la fièvre me faisait perdre la tête.

» Je vois par ta réponse que ma surexcitation t'effraye. Je n'ai pas de nouvelles à t'apprendre ; mais je suis redevenu plus calme, et je considère comme un devoir de te rassurer.

Oui, mourir, cela peut te paraître étrange, mais jamais je n'ai été plus calme qu'en ce

moment. Si malheureux, si triste que je sois, je suis tranquille et fort. Jusqu'aujourd'hui, il était resté en moi quelque chose d'enfantin. En effet, que signifient les petites contrariétés qu'on rencontre dans sa première jeunesse ? Ce ne sont pas ces choses-là qui forment l'homme et qui le fortifient contre l'adversité. Pour devenir fort, il faut souffrir des coups cruels et répétés ; quand on est convaincu qu'on a vidé le calice du malheur jusqu'au fond, alors on se redresse contre le sort injuste, et l'on est tout étonné de découvrir en soi tant de courage et tant de force. Hélène épousera le dissipateur. Il n'y a rien à y faire, ils sont tous ensorcelés. On en parle dans tout le village, et, quoique je n'aie pas franchi le seuil de ma porte de toute la semaine, je

n'ignore rien de ce qui se passe. Les enfants de mon école, en jouant dans la cour, parlent de ce mariage. Casimir vient presque tous les jours chez M. Minnens.

» Hier au soir, la servante de mon voisin m'a dit par dessus la haie que Casimir voulait se venger de moi et me provoquer au pistolet, mais qu'Hélène lui avait ordonné de me laisser tranquille. Le feu de la rage a fait un instant brûler mon front, mais j'ai maîtrisé ce premier mouvement. Ah ! que je suis malheureux et misérable ! pourtant je n'oublierai pas que je suis chrétien.

» Je ne puis rester à Lisseghem, j'y deviendrais malade, je mourrais à petit feu. Hier, j'ai adressé une pétition au ministre des travaux publics pour obtenir une place dans

l'administration des chemins de fer ou des postes. Je prierai le bourgmestre de me laisser lire le journal, je me présenterai pour toutes les places vacantes. Quoi que je doive devenir, je bénirai celui qui me donnera le moyen de quitter Lisseghem.

» Ce n'est pas que le fabricant d'huile ait exécuté ses menaces ou essayé de me nuire. Non, depuis qu'il m'a chassé de chez lui, il ne s'est rien dit dans le village de cette affaire. Hélène l'a fait renoncer à sa vengeance. Ame admirable, elle est si profondément bonne, mon ami, si noble et si généreuse, qu'elle me protège encore, bien qu'elle me croie coupable d'envie et d'ingratitude.

» Non, matériellement, ma position n'a pas empiré ; au contraire, ma classe s'améliore ;

mais il faut que je m'éloigne d'ici, l'air de Lisseghem m'étouffe et ma vie ne serait qu'un éternel chagrin.

» Imagine-toi, mon ami, que, le soir, dans les ténèbres, quand je suis assis au fond de mon jardin, rêvant et pleurant, j'entends quelquefois derrière les arbres résonner sa douce voix. Cela me fait trembler comme un roseau; mon cœur bat à se rompre, mes larmes coulent sans que je m'en aperçoive...

» Hier, c'était dimanche, j'étais allé à la première messe... A la porte de l'église, je la rencontrai : elle ne me rendit pas mon salut, elle ne fit aucun signe, mais elle me regarda en face avec un regard triste, plein de pitié et d'amitié; oui, Henri, plein de cette douce amitié qui, un jour, avait transformé pour moi ce

monde en un vrai paradis. Je ne sais ce qui se passa en moi. Je sentis mes genoux plier, il me sembla que j'allais tomber à ses pieds et lui demander pardon, mais la sainteté du lieu et mon respect pour elle me retinrent. Elle avait disparu. Depuis lors, je vois toujours ce regard; il me poursuit sans cesse, il ne me laisse pas de repos.

» C'est étrange et inexplicable. Pourquoi suis-je ainsi sensible aux moindres choses? Pourquoi suis-je ainsi assailli contre ma volonté par des rêves que je ne puis chasser? L'amour: à toi, à toi seul j'ose l'avouer. Oui, je l'aime plus que je ne puis dire, et je n'en rougis pas, du moins devant ma conscience. Ce sentiment restera secret; il durera jusqu'à la fin de ma vie, mais personne au monde, que

toi, mon fidèle ami, ne saura, quand je mourrai, quel culte et quelle incurable tristesse seront descendus avec moi dans la tombe.

» Je sais bien que je suis indigne d'elle, que ma laideur, ma pauvreté et mon humble origine creusent un abîme entre elle et moi; mais ce n'est pas moi qui ai évoqué dans mon cœur ce sentiment d'amour, il est né malgré moi et à mon insu. J'ai lutté, je l'ai combattu, j'ai essayé de l'étouffer. Vains efforts! C'est mon destin de l'aimer jusqu'à mon dernier soupir. Et ne crois pas que ce soit sa beauté qui a fait à mon cœur cette blessure qui ne peut guérir. Non, non, c'est la bonté, la noblesse, la pureté de son âme.

» Ah! et elle épousera un homme sans cœur, qui ne l'aime pas! Elle sera malheureuse

pour toute sa vie. Et moi, qu'elle a plongé dans un chagrin mortel, je ne puis la défendre contre ce sort affreux ! Voilà la source, l'unique source de ma souffrance et de mon effroi ; mais je ne puis pas y penser, mes larmes mouillent mon papier, ma tête brûle et ma vue s'obscurcit. Adieu, cher ami, plains-moi

» Ton malheureux et fidèle camarade,

» VALENTIN STOOP »

FIN *

* L'épisode qui termine *Maitre Valentin* a pour titre *la Fiancée du Maitre d'école*.



GB L 192

Sig.: G.B. L. 192

Tít.: Maitre Valentin

Aut.: Conscience, Hendrik (1812-1883)

Cód.: 1008356

